

Anne Plantagenet

Nation Pigalle

roman

Stock

ISBN 978-2-234-06507-9

© Éditions Stock, 2011

À Paris de nos jours, dans le quartier de Pigalle, une vieille dame met le feu à son appartement. Cet acte désespéré bouleverse le quotidien de ceux qui l'entouraient, de près ou de loin, de son fils à sa femme de ménage, de sa voisine du dessus à sa belle-fille. Chacun des personnages de ce livre choral va, suite à cet événement tragique, se révéler sous un jour inattendu.

En arrière-plan de ces existences croisées se dessine Pigalle, personnage à part entière. Plus qu'un décor, Pigalle est offert dans toute sa diversité, ses nouveaux habitants branchés et ses sex-shops, son poète fou et son Moulin Rouge, Pigalle plus vivant et coloré que jamais, porté avec entrain par ces voix qui se font écho les unes aux autres.

L'AUTEUR

Anne Plantagenet est auteur de romans (*Le Prisonnier*, Stock 2009, *J'ai Lu* 2010 ; *Seule au rendez-vous*, Robert Laffont 2005 ; *Un coup de corne fut mon premier baiser*, Ramsay 1998). Elle a publié deux biographies (*Marilyn Monroe*, Folio 2007 ; *Manolete, le calife foudroyé*, Au diable Vauvert 2010) ainsi que des nouvelles (*Pour des siècles et des siècles*, Stock 2008, *J'ai Lu* 2009). Elle a traduit de nombreux auteurs espagnols et sud-américains.

Elle a enseigné à Londres puis à Séville et vit désormais à Paris, où elle se consacre à la traduction et à l'écriture.

Cette paupière qui tremble toujours au pire moment. Chaque fois c'est pareil, montée de stress tension nerveuse épuisement surmenage excitation sexuelle, l'angoisse le prend à la gorge et sa paupière, la droite invariablement, se met en branle, un mouvement saccadé rapide incontrôlable pendant une poignée de minutes mais on dirait des heures.

– C'est un problème de magnésium, a diagnostiqué le pharmacien rue Fontaine à deux pas de son immeuble. Si vous voulez j'ai des compléments alimentaires vous avez essayé l'homéopathie ? Sinon vous pouvez toujours boire de l'Hépar.

Au début Timothée a trouvé l'eau minérale enrichie tellement infecte qu'il a failli la rapporter à l'épicier arabe chez qui il l'avait achetée, rue Notre-Dame-de-Lorette, il se demandait s'il ne lui avait pas vendu un produit périmé, c'était imbuvable, il a recraché la première gorgée dans l'évier de la cuisine. Mais c'était peu probable, ce n'est pas le genre de ce commerçant, Timothée fréquente son échoppe depuis des années sans jamais avoir à se plaindre et plutôt même avec de sérieux motifs de contentement, son épicerie est impeccable, ouverte à pas d'heure, bien achalandée, et lui le sourire aux lèvres, un mot pour chaque client une attention un bonbon aux enfants, le contraire du boulanger hargneux que la clientèle a systématiquement l'impression de déranger, pourquoi faut-il à Paris que les boulangers soient si désagréables, excusez-moi de vous importuner c'est pour une baguette (1,15 € la Tradition), Timothée n'a pas la réponse à cette question, en revanche il a fini par s'habituer à l'eau ainsi qu'au dentifrice (pâte gingivale aux sels minéraux et extraits actifs de plantes) recommandé par sa dentiste lors de son dernier détartrage, *renforce*

vos gencives, les tonifie et favorise la réduction des saignements après brossage, qui lui a laissé dans la bouche le soir même un goût immonde de piscine, on se fait à tout paraît-il, il a fallu une semaine à Timothée. Depuis, comme de l'eau, il ne peut plus s'en passer.

Ce jour, tout va mal. Il est 15 h passées, son déjeuner vient de s'achever, le chargé de programmes de la chaîne ne lui a laissé aucun espoir et Timothée sait qu'il ne retournera pas au bureau, il repart avec ses projets documentaires sous le bras après avoir réglé l'addition, pour lui une entrée du jour, soufflé au comté ciboulette trois feuilles molles de salade vinaigre balsamique, une entrée à la carte pour son invité, duo de foie gras, confiture de figues (+ 2 € en supplément), deux plats du jour, boudin noir écrasé de pommes de terre cassolette de légumes de saison, plateau de fromages, tarte fine aux pommes avec boule vanille et doigt de chantilly, Timothée s'est distingué sur le finale,

– Je ne prends jamais de dessert mais je t'en prie fais-toi plaisir...

– Vous les artistes au fond vous êtes bourrés de principes, a plaisanté le chargé de programmes en prenant un troisième morceau de livarot,

pour le reste Timothée s'est senti forcé de le copier en tous points, quatre verres de Côte Rôtie deux cafés et même un cognac, au point où il en était mieux valait terminer en apothéose, plus rien n'avait d'importance, tout était perdu, il faut savoir s'enfoncer dans le désastre jusqu'au bout, la chute est un art non accessible à tous et souvent mal compris, à ce stade déjà la paupière de Timothée avait perdu la cadence et s'agitait à une allure compulsive liée autant à l'abus d'alcool qu'au calcul mental de la note salée qu'il allait devoir payer de sa poche, pour rien.

– Les gens veulent du rève « propre ». Quand ils rentrent le soir chez eux après un travail gris dans leur vie grise auprès de la personne grise aussi qui partage leur vie, il leur faut de la couleur tu comprends, de l'indécence du doré du clinquant du sexe et de l'argent même sur le Service public, mais du sexe « propre » attention, sans odeur sans danger avec capote et lotion antiseptique sur les mains... Les gens veulent des petits chanteurs avec des mélodies douces et des textes ultra-conformistes, des romans avec de la fausse subversion dedans, ils veulent la Fête de la Musique Paris Plage la Nuit Blanche les Journées du Patrimoine la Nuit des Musées toutes ces conneries ils aiment les mêmes choses, ils pensent tous pareil...

– On peut avoir des rêves différents, avait murmuré Timothée.

L'homme s'était levé, c'était fini Timothée le savait, à la recherche de la fosse de Federico García Lorca, de l'endroit encore inconnu et sujet à polémiques (Alfacar, Víznar ?) où son corps de 38 ans fusillé par les franquistes en 1936 a été jeté enfoui avec d'autres torturés, sous forme d'enquête à rebours, partir de la sépulture pour retrouver l'homme le poète et traverser l'Espagne de la guerre civile, l'Andalousie des Alpujarras. Timothée avait également essayé l'histoire de la croix à travers le monde les apparitions de la Vierge les super-héros le Paris des écrivains américains dans l'entre-deux-guerres un portrait de Marie Duplessis (née Rose Alphonsine Plessis la dame aux camélias) le Pigalle caché des ateliers d'artistes. Et aussi les morts célèbres du cimetière de Montmartre. Un petit guide des sex-shops du 9^e à l'usage des timides. L'histoire de sa rue. De sa cage d'escalier. De sa chambre. Du tiroir de sa table de chevet.

– La dame aux camélias, morte à 23 ans, épatant, tu imagines la part de marché ? Le moral des ménages ? Comme s'il n'y avait pas assez de dépressifs en France en ce moment, de suicides dans les entreprises ! Non sérieusement, je ne vois pas qui pourrait financer un projet pareil, la culture c'est terminé c'est vieillot ce n'est plus dans l'air du temps ça n'émoustille plus personne, regarde autour de toi les librairies ferment les unes après les autres, la tendance ce sont les boutiques de téléphones portables de vêtements de chaussures, ce qui n'empêche pas les gens d'être de plus en plus mal habillés du reste j'ai du mal à comprendre mais c'est comme ça. L'exception française c'est du passé, l'époque est à l'abâtissement à la régression, tu as vu comme le pays est devenu réactionnaire, aujourd'hui seule une poignée d'hommes réfléchit pour des millions qui somnoient, mon problème c'est que je dois faire de l'audience pour ces millions-là, ce cerveau collectif, les valeurs ont changé les sportifs sont les nouveaux philosophes, ce sont eux désormais qui ont une table au Flore et à La Closerie des Lilas, pas plus tard qu'hier soir tiens un ancien judoka à la table à côté de la mienne avec plateau de fruits de mer Chablis et jeune blonde des pays de l'Est, réfléchis à cela. Les sportifs la Coupe du monde de football dans quelques mois, un thème consensuel unificateur identitaire qui redonne l'espoir. Il faut s'adresser aux vraies gens, vivre avec son temps, n'oublie pas que seulement 34 % des Français lisent plus de cinq livres par an et tu as vu lesquels ? Regarde les listes des meilleures ventes, ce n'est pas du Flaubert crois-moi, Franck Ribéry c'est

le Jean-Paul Sartre d'aujourd'hui, c'est comme ça on a les héros qu'on mérite, on a le droit de vote parfois on croirait qu'on a seulement le droit de grève, allez on s'appelle. Merci pour le déjeuner, tu es sûr que c'est ta société qui invite ?

Sur le trottoir rue Saint-Georges le chargé de programmes allume un cigarillo et souffle de contentement, quelle magnifique journée j'adore l'automne chouette quartier vraiment tu as une de ces chances. Au passage d'une jeune fille boulotte engoncée dans sa minijupe, qui traîne des pieds au côté de sa mère chargée de sacs de courses, il tapote l'épaule de Timothée et lui adresse un clin d'œil complice, Timothée sent qu'il touche le fond et pose un regard contraint sur les jambes boudinées de la gamine qui s'éloigne, très exactement à la pliure derrière le genou, cet endroit qu'il vénère tant sur la peau mate et ferme de Gaia, blafarde chez l'adolescente. Elle s'effondre soudain quelques mètres plus bas avec un bruit mat, trouant brutalement le paysage, du gibier fauché en pleine course.

– Mince ! s'écrie le chargé de programmes. Tu as vu ça ?

Timothée s'est précipité, malgré le soufflé le boudin le vin la déception le dégoût de lui-même, il réagit encore, il est au côté de la mère, écroulée également sur le trottoir, sous le poids de sa fille inerte.

– Je peux faire quelque chose ? Que se passe-t-il ?

– Une crise d'angoisse ce n'est rien, j'ai l'habitude, peut-être pourriez-vous simplement m'aider à la porter jusqu'au mur pour l'adosser merci monsieur. Vous êtes gentil.

La voix calme de la femme sidère Timothée, sa mine triste résignée, petit sourire bouclier qui repousse le désespoir, minuscule, écrasée par sa fille deux fois plus large qu'elle. Les gens autour s'arrêtent.

– Ça lui arrive souvent ? demande Timothée.

– Oui.

Il aurait préféré qu'elle panique, sa lassitude soumise le dérange, ils se mettent à plusieurs pour traîner la gamine et l'appuyer contre le mur d'un immeuble, toujours inconsciente, blanche comme du papier.

– Vous ne croyez pas qu'il vaudrait mieux appeler les pompiers ?

– Non, dit la mère avec une fermeté inattendue. Ils voudront l'emmener à l'hôpital et... Non, vraiment non ce n'est rien ça dure en général quelques minutes puis elle revient à elle, ça va aller merci beaucoup.

Elle voudrait rester seule sans déranger personne avec ses sacs Monoprix sur le trottoir, sa fille affaissée qui doit bien peser 70 kg,

pâle à faire peur, attendre qu'elle réapparaisse au monde, se retenir de pleurer, c'est plus facile seule que devant tous ces inconnus qui hochent la tête et donnent leur avis, jugent, pensent nécessairement qu'elle est une mauvaise mère qu'elle a raté quelque chose que tout est sa faute. Les minutes passent et la fille est toujours évanouie comme éteinte d'un coup, tête inclinée, posée grossièrement sur l'asphalte avec ses jambes un peu écartées aux veines violacées, épouvantables, c'est embarrassant comme situation, d'un côté la gamine à moitié morte de l'autre la mère qui lutte pour ne pas sombrer à son tour, les gens debout par-dessus, sceptiques, ceux qui n'osent pas partir, que la politesse, la culpabilité retiennent encore, ceux qui disparaissent vite, prétextant un travail un avion une urgence.

– Je suis désolé je dois y aller une réunion au bureau. Si je peux faire quoi que ce soit appelle-moi.

Le chargé de programmes s'engouffre dans un taxi, notes de frais trentaine suffisante signes extérieurs de pouvoir vêtements de marque ventre naissant visage empourpré et enflé. Il a fallu des mois pour obtenir ce déjeuner. Quand ils ont fini par convenir d'une date, Timothée s'est surpris à espérer naïvement, il s'est laissé séduire comme un débutant par le tutoiement le côté amical, non j'insiste laisse-moi venir dans ton coin, Pigalle j'adore les petites femmes le Moulin Rouge, c'est tellement plus sympa que le 16^e arrondissement, ça me fera du bien de m'encanailler tu sais la télé ce n'est pas ce qu'on croit j'ai une vie monastique.

187,50 €, Timothée a laissé 10 € de pourboire grand seigneur, dernier coup de hache au navire déjà sombré, sa société ne prendra pas cette somme en charge d'autant que sa société désormais c'est juste lui Timothée.

Il reste accroupi, il scrute le visage ingrat de l'adolescente, sa chair molle sa vilaine peau terreuse ses cheveux teints desséchés, il pense à ses fils il n'a que des garçons il s'est toujours dit qu'il aurait aimé avoir une fille.

- Comment s'appelle-t-elle ?
- Angèle.
- Quel âge a-t-elle ?
- 15 ans.
- Et ce genre de... crise lui arrive depuis longtemps ?
- Des mois. Mais d'habitude elle sent qu'elle part comme si elle se retirait du monde vous voyez. Aujourd'hui elle ne l'a pas anticipé, cela

faisait plusieurs jours que nous n'étions pas sorties, pour cette raison justement, aujourd'hui elle se croyait prête, c'était trop tôt, et voilà.

Quelqu'un propose d'installer la fille dans un café de l'autre côté de la chaussée, elle sera mieux que sur le bitume, elle ne gênera plus les passants. La mère hésite, vraiment elle ne veut pas causer d'embêtements, c'est déjà tellement douloureux quand on ne peut plus porter son enfant toute seule, quand elle est devenue trop lourde imprévisible effrayante étrangère, petite elle était si mignonne un tourbillon de boucles châtain d'odeur de sucre.

– Vous habitez loin d'ici ? Je veux dire, se reprend Timothée qui ne souhaite pas donner l'impression d'être intrusif, une fois qu'elle aura repris conscience, vous croyez que vous pourrez rentrer à pied chez vous, elle n'aura pas de mal à marcher ?

– Ça risque d'être compliqué.

De l'attroupement initial trois personnes sont encore là, dont Timothée avec ses dossiers posés par terre ses projets audiovisuels qui ne verront jamais le jour, des mois de travail d'illusion. La mère l'énerve, ce ton monocorde désolé fataliste énonçant les catastrophes les unes après les autres, elle l'émeut aussi il ne comprend pas la raison de cet apitoiement, lui qui n'est pas d'un naturel charitable et nullement charmé par cette femme sans grâce, être éteint ou en voie d'extinction, le genre à vous entraîner par le fond, il pense au poète fou de la rue des Martyrs qui psalmodiait l'autre jour comme un disque rayé *ne me regardez pas je me dissipe je ne suis pas là ne me regardez pas je me dissipe je ne suis pas là ne me regardez pas je me dissipe je ne suis pas là ne meregar...*

– Dans ce cas il faut appeler un taxi.

La femme ne dit rien elle n'ose pas, et Timothée sort son portable de la poche de sa veste Paul Smith, achetée spécialement sur eBay pour son déjeuner avec le chargé de programmes, en flanelle tissu bayadère poignets avec boutons trois poches avant trois petites poches internes deux boutons fente centrale dans le dos intérieur doublé pinces flanelle tissu bayadère tissé, une folie, afin d'impressionner le Service public, Gaïa, et de cacher sa misère, autoritaire, prenant les choses en main, il jette un regard éclair à son écran en mode vibreur depuis le restaurant, il a résisté tout au long du déjeuner à vérifier si Gaïa lui avait envoyé un petit signe mais il n'y a aucun message, aucun appel en absence, ni d'elle ni de personne, rien. Partout dans le métro le bus la rue en voiture les gens téléphonent, ils ont des milliers de choses à dire, on essaie

sans cesse de les joindre, ça vibre bipe sonne de toutes parts, attends j'ai un double appel je te reprends dans une seconde mais jamais Timothée.

– Chez moi ce n'est pas facile, j'habite un 5^e étage sans ascenseur à Trinité, je n'arriverai pas à la monter, dit la mère avec un pauvre sourire d'excuse.

Timothée adorerait l'abandonner là sans scrupule ni remord avec ses problèmes et ses sacs Monoprix renversés sur le trottoir, retourner à sa vie d'imminent quinquagénaire mari infidèle père manquant fils ingrat producteur à la dérive ami indisponible amant pressé lâche et silencieux mais il sait qu'il ne le fera pas et il feint de chercher de mémoire un numéro de taxi K12 B9 taxis rouges verts, comme s'il s'agissait pour lui d'un acte familial, comme s'il possédait une compagnie de transport à son service.

– D'abord porter elle dans restaurant, dit l'un des deux hommes demeurés là, tiraillés sans doute par leur mauvaise conscience.

Rater tant de choses tout le temps pousse parfois à la bonne action.

C'est un étranger, un Asiatique bronzé et Timothée se demande d'où il vient, il aime tenter de deviner l'origine des gens il aime cette variété cette richesse qu'offre Paris, cette aventure permanente, un Indien peut-être habillé très modestement sans âge en sueur qui jette constamment des coups d'œil soucieux à la fille évanouie, l'autre est plus jeune, cheveux longs gilet népalais décontracté sorte de sac à dos mou et bariolé, il n'arrête pas de sourire, sûrement un acteur de théâtre songe Timothée. À eux trois ils soulèvent avec peine la fille jusqu'au petit bar-restaurant situé sur le trottoir d'en face, vide à cette heure, et ils l'allongent sur des chaises en terrasse, l'acteur s'assoit sur l'une d'elles et prend délicatement la tête de l'adolescente sur ses genoux.

– Ce sera quand même plus confortable pour elle, précise-t-il.

Timothée a retrouvé dans son agenda un numéro de taxi noté à une lointaine période d'optimisme fou, un soir de fête, aux premiers temps de sa société, quand il avait encore deux associés, décroché les droits d'exploitation pour le monde entier d'un 52' sur un grand couturier extravagant et très en vogue, et envisagé qu'à partir de ce jour il ne prendrait plus jamais les transports en commun. Il tape sur plusieurs touches avant d'accéder au bon service et il répond au disque qui lui a répondu avec la même diction mécanique.

– Rue Saint-Georges / Au numéro 35 / Paris 9^e / Au nom de madame... Comment vous appelez-vous madame ?... Une Renault blanche, dans sept minutes.

Il ne va pas attendre, cette fille n'a aucune importance pour lui elle ne représente rien, dans sept minutes il ne la reverra plus jamais, de toute sa vie, elle disparaîtra aussi soudainement qu'elle est entrée, et Timothée s'en réjouit, jusque-là sa journée s'est plutôt mal passée, dès le réveil un affrontement avec Sandrine sa femme qui lui reproche régulièrement son manque d'autorité et sa peur du conflit, en particulier avec Gabriel leur fils aîné. Le ton est monté les paroles se sont envenimées, Timothée n'est pas du tout matinal, il a claqué la porte de l'appartement avant même d'avoir pris son petit-déjeuner, fuyant l'hystérie ambiante et sa propre réaction surtout car les très rares fois où il se met en colère il est incontrôlable et il peut tout casser, pourquoi fallait-il que ce soit précisément aujourd'hui ? Il a descendu la rue Pigalle jusqu'à un café qu'il aime bien et il a commandé un double expresso au comptoir en feuilletant *Le Parisien*, avec un croissant au beurre, gras et mou, qu'il a avalé sans réfléchir. Il en a mangé un deuxième, il a repris un double expresso et il a envoyé un SMS à Gaia, avec des mots d'amour et de désir dedans, ainsi que le rappel subtil de leur rendez-vous à 17 h à l'hôtel, il craignait qu'elle ne vienne pas, il le pressentait, ces derniers temps elle lui avait fait part à plusieurs reprises de sa lassitude ainsi que de son exaspération, elle ne voulait plus continuer comme ça, c'était douloureux répétait-elle, humiliant, depuis toutes ces années, elle n'était pas ce genre de femme qui couche avec des hommes mariés, que croyait-il ? Elle n'en pouvait plus elle perdait l'estime d'elle-même, il fallait qu'il choisisse, elle finissait par le trouver lâche et égoïste, rien de bien original le schéma classique, Timothée avait promis qu'il parlerait à Sandrine, il l'avait promis un certain nombre de fois depuis vingt-cinq ans à un certain nombre de femmes mais aujourd'hui il était prêt décidé sûr de lui confiant amoureux, cela faisait presque quatre ans que Gaia était sa maîtresse, c'était le moment ou jamais, après il serait trop tard, s'il ne partait pas maintenant il ne le ferait pas et il finirait ses jours au côté de Sandrine, asphyxié. Il voulait juste attendre les vacances de la Toussaint, à la fin de la semaine suivante, car les garçons seraient chez leurs grands-parents, du moins les deux plus petits, Gabriel refusait d'y aller, raison de l'altercation du matin, quelques jours de plus, qu'est-ce que cela pouvait changer depuis le temps qu'ils s'aimaient ? Mais Gaia était

irritée, elle avait désormais la réplique cassante, l'orgasme rapide, elle ne voulait plus qu'il vienne chez elle, elle exigeait de le retrouver à l'hôtel, comme une putain puisque c'est ainsi que tu me traites. Elle lui faisait payer, Timothée se demandait s'il n'était pas en train de la perdre, elle aussi, comme il avait perdu toutes les autres, et cette perspective le terrorisait, si Gaia le lâchait il crèverait sur place, il ne tenait plus qu'à un fil et ce fil c'était elle. Il avait ensuite passé la matinée à son bureau, rue de La Rochefoucauld, non loin du musée Gustave Moreau et de chez lui, bureau réduit désormais à 10 m² qu'il sous-louait à une importante maison de production installée dans l'immeuble, à tenter d'obtenir des rendez-vous avec des gens de télévision, une nouvelle génération, de jeunes trentenaires aux dents longues, qui ne parlaient pas la même langue que lui, abreuvés d'autres références, de séries américaines, et le regardaient comme un improbable survivant de la préhistoire. Il aurait dû envoyer des fleurs à Gaia, une pensée plus élaborée, plus lente qu'un SMS, avoir un geste poétique, un mouvement contraire à la marche du monde qui l'entourait et où il perdait chaque jour davantage ses repères, mais il ne l'avait pas fait, concentrant son énergie sur le déjeuner prévu avec le chargé de programmes d'une chaîne importante du Service public, dont il attendait énormément, sur lequel il misait tout en réalité.

C'est l'après-midi d'une belle journée d'automne, Timothée se trouve à présent à la terrasse d'un bar-restaurant de la rue Saint-Georges, une addition monstrueuse dans la poche, gardée il ne sait pas vraiment pourquoi, par quelle perversité, face à une adolescente inconnue et inconsciente allongée sur des chaises qui, depuis plusieurs minutes, semble peu à peu revenir à elle, manifeste quelques signes des paupières, et alors qu'il devrait être parti, alors qu'il ne cesse de se dire que cela ne le concerne pas, il a fait tout ce qui était en son pouvoir, il n'a rien à se reprocher, il ferait mieux de se recentrer sur ses propres ennuis, sans oublier de s'alléger l'haleine, de digérer boudin et dépit, avant de prendre Gaia dans ses bras à 17 h, Timothée se surprend à murmurer Angèle Angèle Angèle comme un imbécile.

Ces derniers temps il pensait souvent au jour où Gabriel lui avait lâché la main. Car il y avait bien eu un jour où sa merveilleuse petite main fine et douce d'enfant, toujours un peu moite, nerveuse, n'avait plus rejoint automatiquement la sienne sur le trottoir, dans la rue, son garçon, son premier, son aîné avec qui il avait joué à l'épée au foot et au

tennis, à qui il avait lu quantité d'histoires le soir, des niais des effrayants des tendres des drôles, qu'il avait emmené à des compétitions d'innombrables dimanches matins dès la première heure dans des gymnases crasseux à l'autre bout de Paris ou sur des terrains de sports glacés à des kilomètres, qu'il avait rassuré contre le loup, bringuebalé la nuit tout pressé contre sa poitrine lors de ses premières semaines de vie, minuscule chose hurlante pleine de coliques et de protestation, massé des heures à l'huile d'amande douce torché des centaines de fois baigné embrassé des milliers de fois. Il y avait pourtant eu un jour à partir duquel tout contact physique entre eux avait été aboli, où une certaine gêne, une pudeur évidente les avaient séparés à leur insu sans doute, ils n'avaient pas lutté contre non plus, chacun se barricadant dans son corps avec ses empêchements, ses gestes en suspens, pas même d'accolades, de serremments de mains, plus rien, depuis ils ne s'étaient plus touchés. Gabriel avait les cheveux longs et il fumait de l'herbe du matin au soir, il cultivait des plantes dans une armoire de sa chambre, qu'une lampe à toute puissance éclairait jour et nuit, il écoutait des groupes de métal japonais, il passait son temps sur Internet à acheter et à vendre n'importe quoi avec son argent de poche, il ne s'intéressait à rien. Timothée aurait aimé qu'il se révolte milite dans des associations distribue des tracts colle des affiches résiste à l'occupant affronte des CRS lors de manifestations multiples et variées (le choix ne manquait pas) au lieu de courber l'échine comme les autres, Bienvenue en France, ce beau pays des droits de l'homme, Timothée aurait tant voulu que son fils feuillette en cachette des magazines pornos fantasme sur Auroville éprouve quelque curiosité pour ses activités à lui, son père, qui ne s'était pas toujours trouvé dans une telle impasse et avait parfois au contraire bénéficié de certains privilèges, à la belle, la grande époque, invitations VIP au théâtre concerts Stade de France et court central de Roland Garros soirée des Césars MIPTV marché de Monaco accès aux plateaux des émissions de télévision avant-premières projections presse et cocktails dînatoires, et une fois le Festival de Cannes. Timothée aurait secrètement mille fois préféré aller récupérer Gabriel au commissariat du 9^e pour outrage à agent ou désordre sur la voie publique plutôt que de croiser parfois sa grande silhouette molle traînant des pieds dans le couloir de l'appartement quand il lui arrivait de sortir de sa chambre pour aller aux toilettes, cohabiter avec cet étranger qui avait pris un jour sans qu'il s'en rende compte la place de son fils.

– Mieux vaut avoir un enfant heureux, épanoui, bien dans sa peau, qu'un fort en thème asocial et psychorigide, avait dit Sandrine quand il était apparu clairement, dès son entrée au collège, que Gabriel ne serait jamais un élève exceptionnel.

– Mieux vaut qu'il fume ici de la marijuana qu'il a lui-même cultivée plutôt que d'avalier à l'extérieur je ne sais quelle cochonnerie dangereuse et hors de prix, avait aussi dit Sandrine le jour où ils avaient découvert la serre dans la chambre de Gabriel.

– C'est ta faute, tu l'as toujours laissé tout faire ! Tu n'es jamais là ! avait-elle crié quelques heures plus tôt, aux premières lueurs du jour, alors que Timothée enfilait en silence sa chemise préférée, atrocement mal repassée (depuis un an ils n'avaient plus les moyens de payer une femme de ménage).

Les résultats scolaires de Gabriel étaient chaque année plus décevants et il avait réussi deux fois, par miracle, à éviter le redoublement, pourtant devenu rarissime et stigmatisant, il avait 16 ans, depuis deux ans il fréquentait le lycée Jules Ferry, accolé à la place de Clichy, brisant l'espoir inavoué de Timothée de le voir entrer au prestigieux lycée Condorcet. Louis et Diego, 13 et 10 ans, semblaient suivre les traces de leur frère aîné, son exemple, cette application consciencieuse à ne pas réaliser d'études brillantes, la déception de Timothée avait décrié de fils en fils, avec le temps il avait perdu le sens et le goût du combat. La veille, Sandrine s'était rendue à une convocation du principal de Jules Ferry suite à l'absentéisme répété et alarmant de Gabriel depuis la rentrée, seule, Timothée s'étant fait porter pâle sous prétexte d'un rendez-vous professionnel capital, une question de vie ou de mort, des mois pour arriver à convenir d'une date tu ne peux pas imaginer, quelle malchance cela tombe en même temps, alors qu'il avait en réalité traîné dans les allées du cimetière de Montmartre pour calmer son angoisse et les battements fébriles de sa paupière droite. Sa société n'avait plus rien, aucune production en cours, aucune réserve, Timothée avait dû se séparer de ses associés depuis un moment et cela faisait trois mois qu'il ne se salariait plus, il allait devoir mettre la clé sous la porte et s'inscrire au chômage, sa boîte, sa création, son acte de résistance sur cette terre, d'insoumission, après des années passées à jouer l'assistant de production pour les uns et les autres, à bientôt 50 ans, mais comment pourrait-il l'avouer à Sandrine ? Il avait emprunté de l'argent à sa mère, des difficultés passagères je te rembourse dès que possible j'attends une grosse rentrée d'argent, tu es sûre que ça ne te

met pas dans l'embarras ? Penses-tu. Il avait brûlé toutes ses économies, grappillé en cachette sur le compte épargne du petit Diego, à présent il mentait tout le temps, à tout le monde, il avait le sentiment de n'être jamais au bon endroit au bon moment avec la bonne personne, comme un homme trop habillé par temps de canicule, il se regardait couler. À la suite de son rendez-vous avec le proviseur, Sandrine avait décrété qu'il n'y avait pas à discuter, ce serait ainsi et pas autrement, Gabriel passerait toutes les vacances de la Toussaint avec ses frères chez ses parents, en Champagne, à rattraper ses cours avec de l'air pur autour, au lieu de rester comme prévu à Paris. Gabriel avait protesté, violemment, ce n'était plus le gosse docile le gamin tout sourire l'enfant facile qui avait fait ses nuits à 2 mois, avait été propre à 2 ans, n'avait quasiment jamais été malade, une otite et une angine la première année de maternelle, depuis deux ans il rechignait à aller chez ses grands-parents, au début il disait ils vivent dans un trou paumé ils n'ont même pas le haut débit il n'y a rien à faire là-bas je m'ennuie tous mes copains sont à Paris, après il avait dit c'est glauque et c'est triste il n'y a que des beaufs autour et ils ont des goûts de chiottes. Ce matin quand Sandrine avait persisté, prenant à témoin Timothée absent la veille au soir, tu iras chez tes grands-parents tu es mineur ce n'est pas toi qui décides je suis encore ta mère, il avait lancé du haut de son mètre quatre-vingt-six tu me fais chier, vous me faites tous chier, avant de claquer la porte de sa chambre.

– Tu entends comme il me parle ? Et toi tu ne dis rien ? Mais si j'avais parlé comme ça à ma mère, mon père m'aurait tuée sur place ! J'ai pris ma dernière gifle à 21 ans !

Timothée avait quitté les lieux une poignée de minutes plus tard, sans passer par la cuisine, avec sa veste Paul Smith déboutonnée sur sa chemise pleine de faux plis.

C'était peut-être lui un jour qui avait lâché la main de son fils.

L'adolescente a ouvert les yeux et elle regarde les visages qui l'entourent, sans plus d'expression que les hôtes dévêtues des bars un peu plus haut dans le quartier, assises au comptoir sur des tabourets en bas résille derrière des vitres légèrement fumées, vides et lointaines, à l'écart de leur être. Cela fait bien sept minutes au moins et le taxi n'est toujours pas là, depuis le coup de fil de Timothée l'Indien a tenté d'en arrêter trois, le premier a accéléré, les deux autres ont ralenti, mais en voyant la jeune fille inerte ils ont tous fait non de la tête et ils ont

continué leur route sans attendre d'explications, l'amabilité des chauffeurs de taxis parisiens est réputée dans le monde entier.

– Angèle, dit la mère avec son ton morne. Tu as eu une crise et voici des personnes très gentilles qui nous ont aidées.

– Un taxi va arriver et tu vas rentrer chez toi, renchérit l'acteur qui caresse les cheveux gras de la fille avec naturel, voix rassurante et pleine d'entrain.

Il y a des gens qui sont à l'aise partout, songe Timothée envieux, avec n'importe qui, alors qu'il lui serait impossible d'effleurer ne serait-ce que le pull de l'adolescente sans éprouver un haut-le-cœur, ou alors c'est une pose du théâtre de l'autopersuasion le type est en réalité un grand maniacodépressif, au moment où la fille est tombée il était sur le point de se jeter sous une voiture, il y a tant de malheureux à Paris. Timothée voudrait que le taxi surgisse et qu'on en finisse, ne plus voir ces gens, cesser de jouer le rôle du monsieur serviable et citoyen, écologiquement responsable, qui paie ses impôts vote à chaque élection (premier et second tours) pratique le tri sélectif enfile un préservatif lors d'aventures extraconjugales. Ce n'est pas lui, est-ce lui ? Est-il aussi cet être-là, capable de venir en aide à son prochain de manière purement désintéressée ? Il s'en étonne, ne croit pas à l'acte gratuit, il y a trop de frustrations en lui, trop d'exils, toute sa vie il n'a cessé de lutter pour trouver sa place.

Timothée est né en Algérie, pays qu'il a quitté à l'âge de deux ans et demi, dont il n'a aucun souvenir, où il n'est jamais retourné, pour lequel il éprouve des sentiments troubles qui n'ont cessé d'évoluer et de se contredire au fil du temps, de la mélancolie à l'indifférence, de l'amour fou à la haine, de la pitié au désir, quand il cherchait qui il était, enfant, adolescent, jeune homme, homme jeune, puis mûr puis désolé, quand il voulait savoir d'où il venait, la question des racines toujours on y revient lorsqu'on ignore quelle est la route à suivre, les dangereuses racines, on s'invente une appartenance un climat des sonorités chantantes des saveurs un folklore, parfois une religion. Timothée n'y peut rien, il ne l'a pas choisi, il est né Français en Algérie, car à l'époque l'Algérie était française encore pour deux ans, et il a grandi dans le 9^e arrondissement de Paris, à l'angle de l'avenue Trudaine et de la rue des Martyrs, dans un trois-pièces qu'occupe toujours sa mère, seule avec son chat depuis que son père est mort, il y a près de vingt-cinq ans, l'humiliation de sa mère, sa honte, dont elle ne s'est jamais remise, d'atterrir à « Pigalle » comme elle a dit longtemps non sans mépris, en

détachant les syllabes, d'avoir perdu à jamais l'appartement avec vue sur le front de mer à quelques mètres de la rue d'Arzew en plein centre d'Oran. La famille a éclaté, trois générations de Français d'Algérie éparpillés en métropole, Timothée n'emploie jamais le mot « pied-noir », il le déteste, il n'assume pas ce qu'il signifie dans l'esprit des gens, les raccourcis rapides colons racistes OAS. Pour lui il ne signifie rien, la réalité est bien plus complexe, chaque fois qu'il remplit des papiers où il doit préciser son lieu de naissance il écrit Oran, Algérie, et il ne peut s'empêcher de trouver ça beau, c'est tout. Récemment l'administration lui a demandé de fournir des preuves de sa nationalité. Sur le moment Timothée n'y a pas cru, des preuves de sa nationalité, lui qui vit travaille vote baise chie en France depuis quarante-huit ans, ils n'en sont tout de même pas arrivés là, expulsion des étrangers en situation irrégulière par charters, interventions policières armées dans les écoles maternelles, apprentissage par cœur de *La Marseillaise* dès la première année de crèche, examen du sang qui coule dans vos veines, pouvez-vous attester qu'il est bien français depuis plus de trois générations ? Vive la République ! Vive la France ! Sa paupière droite s'est emballée, l'Algérie l'emmerderait jusqu'au bout, c'était sa croix, il fallait qu'il la porte, et seul puisqu'il est fils unique. Avec Sandrine, fille d'un ouvrier communiste d'origine italienne, le sujet est très vite devenu tabou, non sans avoir posé de sérieux problèmes au début de leur histoire, et depuis que son père est mort, à peu près au moment où il a épousé Sandrine, la part de poésie qu'a pu représenter l'Algérie à une époque de sa vie s'est volatilisée, la solitude a enfermé sa mère dans une nostalgie monomaniaque et oppressante, dont elle sort seulement pour les réunions hebdomadaires de son association « Oranais un jour Oranais toujours » à côté de chez elle, Timothée a fui. Il se répète souvent qu'il n'aime pas sa mère, qu'il n'est pas très sûr d'aimer sa mère, il se force à déjeuner avec elle une fois par semaine, le réveillon de Noël chaque année est un pensum et l'occasion d'une scène avec Sandrine, Timothée ne comprend pas sa mère, il la juge, il n'arrive à voir en elle qu'une vieille femme triste avec son gros chat orange, ses manies et ses petits bruits de bouche répugnants, une femme têtue dure arrêtée dans le temps. Sandrine et elle ne se sont jamais entendues. Yvette Perez entretient peu de liens avec ses petits-fils, elle ne s'intéresse pas à eux, ils savent à peine qu'elle existe encore alors qu'ils vivent à trois cents mètres les uns des autres, seul Diego depuis un an lui rend régulièrement visite, Timothée n'a jamais réussi à savoir pourquoi.

La fille la mère les sacs Monoprix l'acteur dépressif se sont engouffrés dans le taxi appelé par Timothée qui a fini par arriver.

– Merci, monsieur. Vraiment merci, dit la femme avec un regard larmoyant.

– Vous voyez... quelqu'un... un médecin ? Pour elle, pour l'aider ? se surprend à demander Timothée à la portière, sans effort, comme si la santé mentale de l'adolescente lui tenait soudainement à cœur.

Maintenant qu'ils s'en vont, il peut bien les retenir encore un peu, il y a tant de détresses à Paris, de solitudes, les gens ignorent souvent qu'on peut consulter, Timothée est en analyse depuis dix ans.

– Pédopsychiatres, psychologues, séjours à l'hôpital, on a tout essayé, cela fait des mois... C'est douloureux de grandir, n'est-ce pas...

Et le taxi a démarré, un grand chauffeur noir jovial atypique, sorti de sa voiture pour les aider à installer la fille, alors on a eu un petit malaise ? Le sourire de l'acteur, tout va bien, under control, show must go on, le cou raide de l'adolescente, le regard humide de la mère, sa dernière phrase, restée en suspens, pas vraiment une question, presque une accusation, ce « n'est-ce pas » qui prouvait qu'elle n'était pas dupe et qu'elle l'avait percé à jour. Au revoir Angèle, au revoir a songé Timothée en se retenant d'agiter la main, ils étaient là sur le trottoir l'Indien et lui, à regarder le cul de la Renault blanche disparaître dans le bas de la rue Saint-Georges, telle une partie de leur être arrachée, et l'autre a réagi plus vite parce qu'il a ramassé les dossiers de Timothée, il les lui a tendus et il a filé à son tour après un hochement de tête horizontal traditionnel, papadum et dal aux lentilles. L'après-midi s'écoule mais il reste encore à Timothée plus d'une heure à tuer avant son rendez-vous avec Gaia, il se dit qu'il va marcher dans le quartier au hasard, il aime beaucoup déambuler dans son Paris à lui sans but particulier, le hasard existe encore et il le surprend parfois même dans ces rues qu'il foule depuis si longtemps et croit connaître par cœur.

Il évite la rue Notre-Dame-de-Lorette pour ne pas avoir à passer devant son immeuble, pourtant il rentrerait bien chez lui souffler quelques minutes se retrancher du monde se mettre à l'abri poser ses dossiers boire un bon litre d'Hépar (= 39 % des apports journaliers recommandés en magnésium), mais il risque, se dit-il, de rencontrer Sandrine qui ne travaille pas aujourd'hui, elle est à mi-temps depuis la naissance de Diego, et même si sa femme a sans doute déjà oublié

l'incident du matin, elle est spontanée caractérielle pas rancunière et toujours en conflit avec les garçons, l'inverse de Timothée, discret lent et arrangeant, il ne veut pas tomber sur elle, il a dit à Gaia qu'il allait la quitter et il le pense vraiment, il sait que c'est la bonne décision, la moins pire, entre Sandrine et lui la cohabitation est pour l'essentiel, sauf sur le thème des enfants, sans nuage et sans bruit, c'est ainsi depuis vingt-cinq ans, seulement il n'est plus celui qu'il était, elle non plus, il va avoir 50 ans et il a peur de mourir. Au numéro 53 de la rue La Bruyère il y a une plaque apposée à un immeuble, *Ici vécut Pierre Cu villier patriote et résistant décapité par les hitlériens en 1942*, une toute petite personne face à une machine meurtrière et implacable, Timothée tourne rue Blanche, ses pas le ramènent au cimetière de Montmartre, son jardin secret, il fait beau et la fraîcheur de l'air le revigore, marcher le rassèrene le régénère fait passer tout ce qu'il a ingurgité au cours de ce déjeuner grotesque. C'était délicieux, bien que riche, il ne peut pas le nier, il a toujours adoré le boudin mais Sandrine déteste ça, Sandrine n'aime pas cuisiner, c'est pour elle une corvée, elle achète des plats tout préparés chez Picard. La vie est inexplicable, on s'appelle Timothée on est fou de bonne chère de bons vins, on pourrait passer des heures à choisir un fromage à tâter un légume et on épouse pour la vie une femme micro-ondes même s'il ne peut rien reprocher à Sandrine, une fille simple à vivre sans histoires pleine d'enthousiasme positive toujours prête à organiser une fête ou une expédition camping sauvage n'importe où, au fin fond du Larzac, dans les gorges de l'Aveyron, une fille qui avait supporté sa précarité professionnelle sans rien dire, trouvant des solutions, se contentant de peu, de l'appartement où ils vivent depuis si longtemps, acceptant de ne pas avoir de voiture de femme de ménage de lave-vaisselle, une femme tolérante qui avait sans doute fermé les yeux sur ses impasses, même si Timothée était persuadé qu'elle n'avait jamais rien vu. Le problème était d'ailleurs peut-être là, Sandrine n'avait pas vu que le garçon énervé dont elle était tombée amoureuse dans les années quatre-vingts, en jean et cheveux longs, qui écoutait Led Zeppelin refaisait le monde en tapant du poing sur la table et vandalisait les bornes du métro avec des lames de rasoir, était devenu un homme sensible au plissé d'une robe, à sa longueur, à la coupe d'un vêtement aux bas couleur chair au temps qui passe aux rides des visages aux femmes blessées aux préludes de Bach aux fugues de Bach aux cantates de Bach aux parfums capiteux aux cimetières à l'inexplicable sens de notre présence à tous sur terre. Une

femme, trois enfants, un loyer exorbitant, le leur venait d'être réévalué et Timothée avait eu besoin d'une sérieuse cure de magnésium pour tenir, toutes ces chaînes dont il s'était lié pieds et poings sans comprendre pourquoi.

– Il fallait que quelqu'un reconstruise, lui avait dit son psy. Tout ce que votre famille a bâti sur plusieurs générations a été dévasté. Vous avez tout perdu. Tout est resté là-bas, dans ce pays disparu, où le retour est impossible. Vous êtes l'héritier d'un monde qui n'est plus. Votre mission était d'édifier. Vous l'avez remplie, mais la charge est trop lourde. Vous n'en pouvez plus de porter tant de poids.

L'identité pied-noir, la question de l'identité pied-noir, c'est un de ses points communs avec Gaia, à la différence que Gaia n'est pas née en Algérie, ce sont ses parents, forcément puisqu'elle a quinze ans de moins que Timothée, presque seize. C'est encore pire, lui a-t-elle expliqué, depuis l'enfance elle a vécu avec les fantasmes des autres, leurs souvenirs enchantés, sublimés, alors que la réalité, elle le sait maintenant, est à l'évidence bien moins magique, Gaia est désormais en paix avec ses origines, elle est allée en Algérie quatre ans plus tôt avec son père, ils se sont rendus dans la ferme où toute leur famille est née, occupée par les fils de leurs anciens ouvriers, et sur les tombes saccagées des leurs au cimetière européen. Mille fois Gaia a raconté ce voyage à Timothée, photos à l'appui, et il en a été immanquablement bouleversé dérangé, Gaia a aussi rapporté des recettes et elle cuisine des chorbas merveilleuses quand elle est bien disposée à son égard, osera-t-il un jour, lui, passer à l'acte ? Ou préférera-t-il toujours les caveaux d'inconnus, célèbres et anonymes, devant lesquels il aime venir tout oublier, passé présent avenir, se lover dans ce temps suspendu, entre les sex-shops du boulevard de Clichy et les pubs rugby happy hours pour touristes avec Guinness et fish and chips ?

Timothée sent son téléphone vibrer dans sa poche et sa main s'enfouit fébrilement à la recherche de l'objet porteur de vie. Quelqu'un pense à lui, souhaite lui parler, le monde n'est pas si désespérant, il existe, il est bien vivant, pourvu que ce soit Gaia, alors qu'il se trouve juste devant la tombe de Sacha Guitry, qu'il vient saluer par principe dès qu'il pénètre dans le cimetière, juste à droite en entrant, il a eu une période Guitry, pourquoi le nier, ça ne fait pas de lui un collaborateur passif pour autant, il a beaucoup aimé Guitry quand il était plus jeune, il a vu tous ses films, adaptations de ses propres pièces ou scénarios originaux, il a été séduit par l'œuvre prolifique déroutante, il

a secrètement admiré la posture misogyne théâtrale et exaspérante, il a eu un faible pour l'air mutin de Jacqueline Delubac, mais c'est avec une autre femme que Guitry est enterré à Montmartre et quand Timothée regarde l'écran de son portable où s'affiche la photographie de la personne qui l'appelle il voit le visage de Sandrine. Dépité il hésite à répondre, le petit objet continue de tressauter dans sa main et l'angoisse de Timothée augmente parce qu'il pense avec absurdité que ce tremblement risque de contaminer sa paupière, Sandrine ne lui téléphone pratiquement jamais, elle respecte sa vie en dehors du domicile conjugal, elle ne cherche pas à savoir où il est, avec qui, ce qu'il fait, à l'époque où ils se sont rencontrés, tous ces moyens modernes de communication n'existaient pas. Il serait très surprenant qu'elle soit encore en colère à cause de l'esclandre du matin, déjà probablement oublié, il doit y avoir un problème grave avec Gabriel. Dans tous les cas si Sandrine l'appelle c'est sans doute pour lui annoncer une mauvaise nouvelle et Timothée pense que cette journée est décidément placée sous le signe du malheur, il ferait peut-être bien d'annuler le rendez-vous avec Gaia, par prudence, superstition, mais quelle excuse prétexter ? Ils doivent en principe se retrouver dans moins d'une heure maintenant, Gaia le prendrait vraiment mal, mieux vaut ne rien changer, faire ce qui était prévu, ne pas croire aux présages funestes. Il ne répond pas à Sandrine mais elle insiste et rappelle immédiatement, son visage souriant à l'excès, décalé, sur le téléphone, photographié lors d'une fête très tard après plusieurs verres, Timothée se sent incapable de décrocher, il s'enfonce dans le cimetière, il se dirige vers Truffaut, Desbordes-Valmore, dans sa poche le petit objet vrombit toujours, pris de convulsions de plus en plus fortes, et Timothée se met à courir comme s'il avait le diable aux trousses la milice les hitlériens le ministère de l'Immigration, sa paupière tressaute à son tour, il en était sûr, il aura l'air ridicule tout à l'heure devant Gaia, enfin ça s'arrête, le silence du cimetière reprend ses droits, et deux coups brefs agitent un instant son téléphone, Sandrine a laissé un message. Timothée décide de l'écouter, il pourra toujours dire qu'il l'a entendu bien plus tard seulement, il faudrait une catastrophe pour qu'il diffère son rendez-vous avec Gaia, sur les pavés de l'allée centrale il foule les premières feuilles mortes des érables, il y a aussi des marronniers et des thuyas, la voix exaltée de Sandrine, *Tim c'est moi la police vient d'appeler l'appartement de ta mère a entièrement brûlé.*

Sa paupière éperdue, comme des SOS.

Moi, je ne saurais pas me pendre. C'est vrai, je le pense sérieusement, je n'ai pas la moindre idée de la façon dont on fait un nœud coulant, pas la moindre vraiment, ce n'est pas donné à tout le monde, il faut une certaine technique et je ne suis pas très habile de mes mains, sans parler de l'équipement, la corde, où achète-t-on une corde pour se pendre, peut-être sur les sites de vente en ligne en même temps que les courses courantes le lait la lessive les yaourts les couches, une corde rigoureuse recommandée pour la pendaison, *vu à la télé !*, chez moi il n'y a que du fil dentaire ou de la cordelette de bricolage, rien surtout à quoi s'arrimer, pas de plafonniers de poutres ou d'arbres c'est un appartement haussmannien ce qui complique davantage la chose, la pendaison c'est finalement très sophistiqué, c'est de l'anticipation, ce n'est pas un acte spontané, ça ne se fait pas si j'ose dire sur un coup de tête, j'imagine que lorsqu'on tape « nœud coulant » sur Google des milliers de sites apparaissent en une seconde avec toutes sortes d'explications, les façons de mener l'affaire mais tout de même il existe bien des moyens de se tuer moins compliqués, plus féminins, esthétiques, la pendaison c'est un truc d'hommes, radical, avec cette ultime érection au moment de la mort, allez savoir si c'est vrai ou si c'est Villon qui l'a inventée, le plaisir de la femme est beaucoup moins visible mais qui parle ici de plaisir il s'agit d'étouffement d'asphyxie de lésions de compressions artérielles d'obstructions d'occlusions de convulsions d'arrêts cardiorespiratoires de visage violet grimaçant de mort lente et atroce...

– C'est bon. Vous pouvez remettre votre culotte et ôter votre soutien-gorge.

La gynécologue redresse la tête d'entre les cuisses de Louisa et elle lui sourit.

– Je vais vous examiner la poitrine. Alors vous en êtes où ? Vous traitez toujours autant ? Vous n’auriez pas envie d’un troisième enfant ? Vous avez quoi... 37, 38 ans ? Vous pourriez encore...

À cet instant, sous le néon écrasant qui éclaire sa blonde anatomie, Louisa se sent grotesque, et ce n’est ni à cause de ses jambes écartées, de ses pieds posés sur les étriers en fer fixés au bout de la table de soins où elle est allongée, ni de ses gros seins ronds qui ballottent sans aucun érotisme sous les doigts de la toute petite femme impassible en blanc, avec ses gants et son masque sur la bouche, qui vient de retirer de son vagin cet objet glacé et métallique employé pour le frottis, mais de ses pensées, farfelues comme de coutume et morbides depuis peu. C’est à cause de la presse, tente-t-elle de se justifier, tout cela c’est la faute de la presse, dans la salle d’attente quelques minutes plus tôt elle a feuilleté des hebdomadaires entassés sur une console en acajou, avec des faits divers horribles à l’intérieur, et Louisa a été frappée par le nombre de jeunes femmes célèbres actrices écrivains mannequins, qui se sont pendues récemment ce dont plusieurs articles faisaient état, un vrai phénomène de société. Ou bien c’est elle qui, ces jours-ci, est sensible à ce genre de sujet, avec une disposition à la fixation, c’est difficile à discerner, dans tous les cas la pendaison féminine est dans l’air du temps, elle n’est pas loin de devenir tendance et c’est un thème qui ne laisse pas Louisa indifférente, mais ce n’est ni le moment ni l’endroit pour en discuter avec le Dr Raja, bien que celle-ci explore son intimité depuis une quinzaine d’années et qu’elle soit habituée aux confidences de Louisa sur sa vie sexuelle conjugale ses excentricités vestimentaires ses dessous affriolants ses bas régulièrement filés son vernis à ongles ses légères marques de cellulite sur le haut des cuisses, les plis de son ventre quand elle est assise depuis son deuxième accouchement.

– J’aimerais beaucoup. Mais... Vincent... Je ne sais pas... La différence d’âge entre nous... Et la vie est si chère à Paris. Il faudrait qu’on déménage... On n’a pas les moyens... Je ne veux pas quitter Pigalle...

– Pardonnez-moi je vais vous pincer, dit la spécialiste en saisissant son téton droit.

Sein gauche tension poids vous n’avez pas pris un gramme depuis l’année dernière, félicitations, vous faites toujours autant de sport ? Vous pouvez vous rhabiller. Le Dr Raja est une brune pétillante, indienne d’origine et de traits, vive et fine, les photos de ses trois enfants sont posées sur son bureau, son cabinet est situé au-dessus de la gare Saint-Lazare, assez loin à pied de chez Louisa, qui par ailleurs n’aime pas

spécialement cette partie du 9^e arrondissement mais il est hors de question pour elle de consulter une autre gynécologue.

– On aura les résultats dans une dizaine de jours. En attendant vous allez reprendre de la vitamine D, en ce moment avec le manque de lumière, ça ne peut pas vous faire de mal. Comme vous m’avez dit que vous étiez un peu fatiguée... On se revoit dans un an ?

Sous la pluie neigeuse qui tombe sans discontinuer depuis le début de l’après-midi Louisa remonte à la hâte la rue d’Athènes. Sur un coup de tête elle a invité la mère d’un garçon de la classe d’Aurélien à prendre le thé à 16 h, Virginie Nathalie elle ne parvient pas à se rappeler son prénom, Louisa ne la connaît pas, son fils n’est même pas vraiment ami avec le sien, mais à force de se sourire, de se dire bonjour, d’échanger trois mots devant l’école, elle s’est dit que cela lui ferait du bien de parler avec une nouvelle personne, une femme comme elle, sans doute à peu près de son âge, attentive à son apparence féminine séduisante, elles ne sont pas si nombreuses, elles ne courent pas les rues, dans les restaurants chic ou les bars d’hôtels de luxe les gens aujourd’hui sont vêtus comme pour aller à la déchetterie, et pourtant il n’y a jamais eu autant de magazines de mode et de boutiques bizarrement. Louisa aurait pu lui proposer Le Paprika, le bar-restaurant hongrois qu’elle adore en bas de chez elle, où elle se sent si bien et où elle donne quasiment tous ses rendez-vous, mais elle s’était forcée à dire son adresse, son code et son étage, ça lui changerait les idées, l’obligerait à faire un effort social, à dépasser son angoisse de recevoir à nouveau quelqu’un dans son appartement après ce qui s’était passé. C’est bientôt la fin de l’année et les vacances de Noël, Louisa aime beaucoup le mois de décembre, quand la municipalité suspend des lumières et des décorations ridicules dans les rues, quand elle place de hideux sapins un peu partout et installe des manèges gratuits, toujours les mêmes aux mêmes endroits de plus en plus vieux et écaillés, pour les enfants, quand il commence vraiment à faire froid et nuit et sinistre tout le temps, quand les gens ont l’air encore plus désespérés, plus pressés, quand il ne se passe pas une seule journée sans qu’on entende quelqu’un annoncer, comme si c’était une information exclusive, qu’il déteste Noël, Louisa raffole de cela. Elle pense si seulement la mairie du 9^e pouvait remettre ces haut-parleurs qu’il y avait dans les rues de mon enfance, chaque année pendant l’Avent, et qui diffusaient toute la journée très fort des chants traditionnels entrecoupés de promotions diverses pour les commerçants du centre-ville, *Vive le vent* et *Douce nuit* et *Petit papa Noël*, entonnés par d’insupportables chorales d’enfants, elle imagine la tête des Parisiens, elle

en rit toute seule. Louisa possède un goût éclectique pour le mauvais goût les paysages kitsch les chansons d'ABBA et de Dalida, elle est toujours allée à contre-courant des tendances, elle a porté son premier jean à 30 ans, elle a nourri ses fils au sein alors qu'il était à nouveau de bon ton d'affirmer que l'allaitement était asservissant (dans un étonnant retour aux allégations féministes post soixante-huitardes) et elle ne manque jamais de clamer qu'elle a adoré être enceinte même si la mode ces derniers temps est plutôt d'avouer courageusement qu'on a vécu sa grossesse comme un cauchemar et une épreuve. Louisa est née à Béziers, elle est venue étudier à la Sorbonne après son bac, elle a vécu quelques années à l'étranger lors de son premier mariage avant de s'installer définitivement à Paris, avec ses boucles courtes et blondes ses joues rebondies et sa silhouette carrossée, ses talons de 11,5 cm, elle s'est sophistiquée, elle a perdu l'accent du Sud. Elle est traductrice d'espagnol, elle vit à l'angle de la rue des Martyrs et de l'avenue Trudaine avec son deuxième mari, directeur de rédaction d'une revue culturelle qu'il a lui-même créée, ses deux fils âgés de 9 et 3 ans, elle aime Paris la tauromachie le rugby la pelote basque le bordeaux les chaussures le piano les éventails le thé vert les tartes au citron. Et Noël.

Mais cette année c'est différent, Louisa a beau faire, elle ne parvient pas à retrouver l'élan habituel, à battre des mains comme une fillette devant le grand sapin décoré par ses garçons, à se réjouir à l'idée des cadeaux qu'elle a dissimulés pour chacun ici et là dans l'appartement, des pots de foie gras qui les attendent au pays chez ses parents, le cœur n'y est pas.

– C'est normal tu as vécu vous avez vécu un choc, ne cesse de lui répéter sa mère, qu'elle a deux fois par jour au téléphone. Tu as cru que tu n'étais pas touchée tu as minimisé l'impact comme d'habitude tu t'es persuadée que tout allait bien que ce n'était pas grave en réalité tu accuses le coup maintenant deux mois plus tard.

Le pire, c'est l'odeur de brûlé. Louisa n'aurait jamais imaginé qu'elle imprègnerait sa vie ainsi, tenace vivace accrocheuse persistante encore tant de semaines après, qu'il serait si ardu de s'en débarrasser en dépit des efforts qu'elle a déployés sans relâche, avec son énergie légendaire, lavant de fond en comble chez elle, ses vêtements, ceux des enfants et de Vincent, le canapé les rideaux les tapis les draps tout, allumant des dizaines de bougies parfumées, cuisinant du poisson à l'ail la porte de la cuisine grande ouverte, et tous ces légumes qui sentent si fort brocolis poireaux lentilles avec des bouillons de cube, pour tenter d'estomper les traces de l'horrible fumée qui a pénétré chez elle dans les moindres recoins,

jusqu'au moment où Vincent a demandé grâce et déclaré les choux fenouils salsifis et autres asperges navets, je n'en peux plus pitié. Quoiqu'il en soit c'est peine perdue, leur appartement est pourtant au 4^e, deux étages au-dessus de celui qui a brûlé, celui de la vieille dame, mais il n'y a rien à faire, l'odeur est là comme au premier jour et Louisa commence à ressentir les signes d'un découragement prévisible, contre lequel elle a vaillamment combattu depuis l'incendie, il est peut-être inutile de lutter, désormais ça sentira toujours le feu dans son existence. Les pompiers ont jeté sans ménagement les affaires dévastées de la vieille dame du 2^e dans la cour intérieure de l'immeuble, et tout ce qui n'a pas été complètement anéanti par les flammes l'a été par les lances à eau. Deux mois plus tard c'est toujours là, un tas sinistre gigantesque compact, au sein duquel on distingue vaguement des habits des livres la moitié d'un matelas de la vaisselle brisée les restes d'une vie, pourris et amassés à la vue de tous au milieu des poubelles. Il a plu, il a même copieusement neigé mi-décembre pour le plus grand plaisir des enfants, le tas a fumé longtemps. Il ne fume plus mais il est toujours là, Louisa peut le voir par l'œil-de-bœuf de leur cuisine qui donne sur la cour, l'avantage de la saison, se répète-t-elle pour se reconforter, c'est qu'ils vivent fenêtres fermées mais l'odeur est aussi à l'intérieur, la belle cage d'escalier bourgeoise ravagée par l'incendie et les pompiers, l'ascenseur hors service, des gravats de toutes parts, la peinture la rampe les tapis ruinés, le 2^e étage tout noir, la femme de ménage traumatisée qui ne veut plus remettre les pieds dans l'immeuble, en arrêt maladie depuis la Toussaint, la femme de ménage qui a déjà eu son lot de malheurs dans la vie, elle travaillait chez la dame du 2^e depuis trente ans, elle est bouleversée, elle pleure toute la journée.

– J'ai trop de peine, comment dire, j'attends d'aller meilleur, sanglote-t-elle avec son fort accent portugais et ses fautes de français chaque fois que Louisa lui téléphone pour prendre de ses nouvelles.

Louisa a fait preuve d'une grande compréhension, elle s'est montrée d'une patience inédite. Elle éprouve beaucoup de tendresse pour Madalena qui vient chez elle une fois par semaine, passe l'aspirateur le chiffon la serpillière sur le carrelage la cire sur le parquet, récuré les éviers et repasse les chemises de Vincent, elle a l'âge de la mère de Louisa et elle lui a confié ses deuils, ses chagrins, elle pleure régulièrement en sa présence. Louisa se garde bien d'avouer à Vincent qu'elle est souvent obligée de refaire la poussière derrière elle et qu'il lui est arrivé de cacher un vêtement qu'elle avait brûlé avec le fer, la femme de ménage sent parfois l'alcool quand elle arrive, le vin doux, Louisa ferme les yeux et lui

demande comment elle va, sachant pertinemment que la réponse risque d'être funèbre et déprimante, c'est un devoir qu'elle s'impose, une ouverture vers autrui, toutes ces vies singulières, minuscules, qui se côtoient dans un si petit périmètre la fascinent, la femme de ménage et elle habitent à vingt mètres l'une de l'autre et leurs mondes sont si distincts que cela paraît à peine vraisemblable. Paris, terre d'asile, des milliers d'êtres côte à côte, étrangers les uns aux autres, Louisa trouve cela à la fois captivant et abominable, elle écoute les infortunes de son employée, et elle retourne ensuite à son existence solide et protégée, où chaque problème rencontre sa solution. Néanmoins depuis quelques jours Louisa doute que tout s'arrangera et redeviendra vite comme avant, ainsi qu'elle l'a crié haut et fort, dès le soir de la catastrophe, lorsqu'on les a logés de force tous les quatre, Vincent les deux garçons et elle, ainsi que d'autres habitants de l'immeuble, dans un hôtel pour la nuit, expulsés de chez eux pour des raisons de sécurité qu'ils n'ont sur le coup pas bien comprises, les pompiers avaient coupé le gaz vingt-quatre heures, ils n'ont pas eu le droit de remonter dans leurs appartements, on leur a fourni le strict nécessaire pour dormir, comme les compagnies d'avion quand un vol de nuit ne peut pas décoller et qu'il faut bien caser les passagers quelque part, une misère, une malheureuse trousse avec un tee-shirt une brosse à dents du savon et du shampoing. Louisa a pris les choses du bon côté, ils avaient eu tellement de chance, quand l'incendie s'était produit elle aurait dû être à la maison mais elle était allée chercher Roméo à la crèche, plus tôt que d'habitude car la directrice l'avait appelée pour lui dire qu'il s'était réveillé après la sieste avec de la fièvre. Aurélien était à l'école et il restait ce jour-là au club d'échecs jusqu'à 18 h, c'était un bel après-midi d'automne, Louisa était revenue devant son immeuble avec sa jupe couleur chair en cuir retourné, ses escarpins imitation croco, son grand sac à main zippé en agneau souple noir surpiqûres, sa poussette, et il y avait un attroupement, le camion des pompiers avait excité Roméo qui n'allait pas si mal, les enfants sont impressionnants, même avec une fièvre colossale ils courent et s'agitent à peine ralentis dans leurs mouvements juste un peu plus bougons les yeux brillants, il y avait surtout cette horrible fumée qui sortait par les fenêtres du 2^e, les flammes qu'on apercevait, dansantes, à l'intérieur, des barrières de sécurité, l'interdiction de passer, un corps emmené à la hâte sur un brancard, la vieille dame inconsciente vivante disaient les gens. L'incendie a été maîtrisé, l'appartement du 2^e était entièrement détruit mais c'était le seul. L'immeuble comptait un appartement par palier sauf le rez-de-chaussée occupé par une pharmacie

et le 6^e où se trouvaient trois chambres d'étudiants. Louisa n'a pas pu rentrer chez elle, elle a téléphoné de son portable à Vincent puis à sa mère à Béziers, tout excitée, tu ne devineras jamais ce qui se passe, avec Roméo elle est allée faire quelques courses de première nécessité pour la nuit, elle a attendu Aurélien à la sortie du club d'échecs. Le soir, à l'hôtel, ils ont célébré le fait d'être sains et saufs, leur appartement non endommagé, le lendemain ils seraient chez eux et les vacances de la Toussaint débute- raient dans un peu plus d'une semaine, ils partiraient tous ensemble à Venise, il n'y avait pas de raison de gémir, ce n'était pas dans la nature de Louisa, elle avait une sainte horreur des plaintifs. Elle s'est même amusée de l'aventure, avec les garçons qui riaient comme des fous et sautaient sur les lits de la chambre familiale qu'on leur avait attribuée, ses garçons qu'elle adorait par-dessus tout, ses garçons, sa vie, *You are the dancing queen, young and sweet, only seventeen...* ils se sont mis à chanter ABBA à tue-tête avec un accent épouvantable, Roméo qui bredouillait des onomatopées inidentifiables, tordu de rire, et Louisa qui tortillait du cul sur la moquette en talons aiguilles, *You can dance, you can jive, having the time of your life*.

– Moi ça commence un peu à m'inquiéter ces deux gosses qui aiment de la musique de drag-queens, a plaisanté Vincent à l'oreille de Louisa une fois qu'ils se sont tous couchés, énervés, incapables de dormir. On sait où ça mène. Déjà qu'ils sentent le désir que j'ai pour toi en permanence. Je prévois un Œdipe dévastateur.

– Tais-toi et bande, a chuchoté Louisa pelotonnée contre lui, heureuse de savoir tous ses amours autour d'elle.

Rien n'avait plus d'importance que ses fils et Vincent.

Ils ignoraient alors les causes de l'incendie. Les pompiers étaient restés évasifs, une dame âgée et seule depuis des années, qui n'avait sans doute plus toute sa tête, un appartement non conforme aux normes de sécurité, appareils domestiques en mauvais état prises de terre à l'ancienne chauffe-eau jamais révisé, c'était monnaie courante, il fallait même s'étonner que cela n'arrive pas plus souvent, le drame avait été évité, la dame était en vie, ses jours n'étaient pas en danger leur avait-on dit. Le lendemain du sinistre ils sont rentrés chez eux, ils ont monté tous ensemble les marches de leur immeuble, effarés par l'ampleur du désastre, la puissance de destruction du feu, moins hilares, ils sont passés au 2^e étage avec stupeur devant la porte défoncée et noire de l'appartement de la dame. Ils ont retrouvé leur place respective, Aurélien à l'école, Roméo à la crèche, Vincent au journal, Louisa à ses traductions,

persuadée que tout n'était qu'une question de jours, à leur retour de Venise tout serait rentré dans l'ordre, la cage d'escalier repeinte, l'appartement du 2^e refait à neuf, les odeurs dissipées. Puis, Louisa ne savait plus par qui, un voisin, le pharmacien peut-être, certainement pas le type du 5^e à qui elle n'adressait plus la parole depuis qu'il l'avait insultée un jour où elle l'avait obligé à lui céder le passage dans l'escalier, et sans doute pas non plus les autres locataires qu'elle ne croisait quasiment jamais et qu'elle n'était même pas sûre de reconnaître dans la rue, ils ont appris qu'il ne s'agissait pas du tout d'un accident.

– C'est la dame qui a mis le feu elle voulait mourir un pompier m'a dit qu'elle avait même ouvert le gaz heureusement qu'un passant les a prévenus quelques minutes plus tard tout l'immeuble sautait c'est pour cela qu'on a été évacués c'était de la folie, a rapporté à Louisa le pharmacien, d'origine cambodgienne.

Ou quelqu'un d'autre.

Et Louisa soudain n'a plus ri. Il lui a semblé que son bel appartement, où elle se retranchait du monde, où rien ne pouvait l'atteindre, n'avait plus la même texture enveloppante et douce, elle s'est sentie ébranlée, bien qu'elle se l'interdît farouchement, sans comprendre très bien pourquoi. La cause de l'incendie ne changeait pourtant rien aux conséquences, ils étaient là, tout allait bien, leurs vies n'étaient pas affectées mais si elle s'était trouvée chez elle, travaillant à l'ordinateur ? Si Aurélien, qui commençait à rentrer parfois seul de l'école, avait été à l'appartement ? Et si tout avait explosé ? Louisa ne pouvait plus s'empêcher d'y penser, de ressasser des pensées sinistres, de voir défiler devant ses yeux des images de carnage, de désolation. Ils n'avaient plus d'ascenseur, et l'immeuble empestait, elle avait peur rétrospectivement, elle n'était plus invulnérable.

– Cette vieille dingue, putain, il faut vraiment être cinglée pour faire un truc pareil ! C'est criminel. On devrait porter plainte contre elle ! a crié Vincent quand les rumeurs qui enflaient de jour en jour dans le quartier ont été confirmées par le syndic.

– Il faut vraiment être très seule, très malheureuse, a murmuré Louisa qui s'en voulait de ne pas avoir deviné la détresse de sa voisine (qu'elle ne voyait du reste jamais).

– Tu ne vas tout de même pas t'estimer coupable ? lui ont reproché successivement Vincent et sa mère.

Elle a répondu non bien sûr, mais elle n'est plus si sûre d'elle, elle vacille chaque jour davantage, elle cherche appui contre des murs pleins

de suite. Ils sont allés à Venise, ils sont revenus de Venise, ils ont retrouvé l'immeuble dans le même état, les traces noires le tas désolant dans la cour l'escalier saccagé le 2^e étage ravagé, la vieille dame était en observation à la section psychiatrique de l'hôpital Bichat, on leur a dit qu'elle était atteinte de brûlures légères et qu'elle était apparemment dans le coma. On leur a dit aussi que son fils était venu, qu'il était passé en coup de vent à l'appartement, du moins ce qu'il en restait, ainsi que sa belle-fille. Ils n'en savent pas davantage, l'odeur est toujours là, Louisa dort moins bien, elle se concentre plus difficilement sur ses traductions, elle s'est remise avec timidité au piano, le pied enfoncé sur la sourdine, après des semaines où elle n'a pas osé jouer, elle a beau tenter de rester rationnelle, objectivement il n'existe pas plus de menace qu'avant, et même plutôt moins quand on y réfléchit, pas de danger planant sur elle et sa famille, il y a désormais un gros cratère dans son quotidien et pour la première fois de sa vie elle voit arriver Noël sans gaieté, peut-être même avec un brin de panique.

L'odeur de brûlé s'est insufflée en elle.

Elle éprouve comme un pincement quand elle passe devant la crèche. Dorénavant pour un rien elle se sent ridiculement coupable, il est encore tôt, il n'y a aucune raison qu'elle aille chercher Roméo maintenant, Aurélien ne finit qu'à 18 h, ils paient assez cher par mois, elle a le droit d'avoir son après-midi pour elle, par ailleurs elle a invité cette femme, Virginie Nathalie, mais c'est un fait, Louisa ces derniers temps a perdu de son assurance de ses certitudes de sa concentration, elle n'arrive plus à lire, à ouvrir un roman contemporain parce qu'il y a toujours dedans, prétexte-elle, un personnage atteint d'un cancer et désormais cela l'angoisse, surtout quand elle vient de faire un frottis, elle n'ose plus rire de la taille de ses pieds qui rétrécissent depuis des années et elle se mettrait bien soudain à fumer, il est presque 16 h et elle se hâte en direction de chez elle. La rue Victor-Massé est en pleins travaux, agrandissement des trottoirs création d'une piste cyclable et d'une station Vélib', coupée à la circulation dans les deux sens à partir de la rue Henry-Monnier, avec du goudron tout frais sur la chaussée et des barrières vertes de chaque côté qui empêchent de traverser.

– T'inquiète, le même il capte rien.

Cette phrase, cueillie au hasard ou presque, en passant, comme on ramasse un champignon par réflexe, par curiosité, parce qu'il est là soudain surgi d'entre la mousse et les feuilles mortes, avant de le jeter

quelques mètres plus loin, inutile petite chose finalement assez laide, pas comestible, dont on a un peu honte, mais pourquoi j'ai touché cette cochonnerie si ça se trouve dangereuse, d'autant qu'on ne peut pas tout de suite se laver les mains. Louisa court presque et il y a cet homme brusquement arrêté sur le trottoir, alors que ça klaxonne dans tous les coins, les voitures bloquées rue Massé, obligées de tourner rue Monnier, avec le froid et la pluie qui s'abattent plus vigoureusement, les accords des guitares qu'on essaie dans les magasins, la saleté partout, et cet homme accoué à la barrière verte, s'adressant à une fille de l'autre côté sur le trottoir d'en face, une fille qu'il connaît à l'évidence, une d'Afrique du Nord en bas résille et justaucorps rose, maquillée à outrance, les yeux surtout, cerclés de noir, même de loin le détail n'a pas échappé à Louisa, une fille d'un bar à hôtesse sortie fumer une cigarette sur le seuil et répondre à cet homme qui l'interpelle à plusieurs mètres de distance haut et fort, sans se soucier des autres piétons, parce qu'il ne peut pas traverser la rue à cause des travaux pour lui parler. Mais précisément elle ne veut pas lui parler, contrairement à lui, elle semble gênée par la situation, a compris Louisa en une poignée de secondes, sans même s'arrêter, en jetant un simple coup d'œil à l'homme et c'est d'ailleurs à cet instant qu'elle le reconnaît, c'est le père d'un copain de Roméo, Salah ou Shamir, Louisa n'arrive jamais à retenir les prénoms, enfin un petit du même âge que son fils, entre deux et trois ans, que l'homme tient par la main et qu'il vient sans doute de récupérer à la crèche.

– T'es maboul, avec ton gosse ! a lancé la fille, choquée.

Et l'autre alors a répondu t'inquiète, le même il capte rien. C'est tout ce qu'a entendu Louisa avant de s'enfermer à nouveau en elle-même, avec ses mots, sa nouvelle traduction commencée le matin même qui lui tourne dans la tête, se couper de la circulation, du bruit infernal et agressif de la rue, des néons pharmacies magasins de guitares épicerie arabes tabacs centres de téléphones pour étrangers couturières dentistes masseurs-kinésithérapeutes, de l'odeur étouffante du bitume frais. Elle a croisé le regard de Shamir ou Salah en le frôlant, elle a tourné la tête, vite, elle aurait préféré ne pas entendre, ne pas voir, ne pas être là, complice de cette scène, de ce père qui ne lui a pas prêté attention et qu'elle croise régulièrement dans les couloirs. La crèche de Roméo est toute neuve, elle a été ouverte il y a deux ans à peine, à la place d'une ancienne maison close, à l'angle des rues Victor-Massé et Pigalle. Dans le quartier, les gens disent rue *Jean-Baptiste-Pigalle* en insistant avec affectation sur le prénom pour bien préciser qu'il s'agit du sculpteur, que c'est culturel en

quelque sorte, il ne faudrait pas confondre avec les petites femmes de Paris le musée de l'Érotisme le Sexodrome, rue Jean-Baptiste-Pigalle c'est chic et snob moderne branché, de même la rue Fontaine vient d'être officiellement rebaptisée rue Pierre-Fontaine, comme pour effacer quelque chose, polir, les immeubles miteux pleins de blattes et de transsexuels. Louisa a vécu là étudiante lors de sa première année dans la capitale, elle en sait quelque chose, l'appartement à côté du sien servait pour des passes, son voisin brésilien la nuit était une voisine (spectaculaire par ailleurs), Louisa a mis des semaines à l'époque avant de comprendre que c'était la même personne, dans cette rue Fontaine longtemps associée au Bus Palladium à La Nouvelle Ève à La Loco au Moulin Rouge, Pierre Fontaine lui donne un air rangé, bien sous tous rapports, ce n'est pas nouveau, dans les années cinquante Henry Monnier a dissimulé la sulfureuse rue Bréda aux nombreux lampions rouges. Croient-ils. Ceux qui réfléchissent à la question de l'identité, qui souhaitent redéfinir la France et pensent qu'il suffit de changer une plaque de rue pour réinventer une nation, effacer la mémoire, les bordels cabarets culottes fendues et serretailles, le *Catalogue des prix d'amour de mademoiselle Marcelle Lapompe, tarif 1915 (annulant tous les précédents)*, que Louisa a affiché dans l'entrée de son appartement près du portemanteau avec *branlette ordinaire* et *branlage à la mouche*, *minette le soir*, *baisage en levrette*, *gougloutage du poireau avec pression de la main*, *pissette sur la quéquette*, *petit doigt dans le trou du cul*, *suçage à la menthe* et *savonnette impériale russe*, *un franc les cinq minutes*, parce que Pigalle sera toujours Pigalle.

Louisa adore son quartier, elle n'en changerait pour aucun autre dans Paris, lorsqu'on lui pose la question elle se délecte à dire je / vis / à / Pigalle, elle détache les syllabes et elle examine la tête des gens. En général elle omet juste de préciser qu'elle vit dans la partie très prisée du 9^e arrondissement (le dernier chic est de dire « SoPi », abréviation de South Pigalle), bien qu'à deux pas de Barbès et de la Goutte d'Or (pour la mixité sociale). Bien sûr, il faudrait connaître la délimitation exacte de ce qu'on appelle Pigalle, qui d'après Wikipédia est *le nom d'un quartier de Paris, situé autour de la place Pigalle, il comprend les rues situées des deux côtés des boulevards de Clichy et Rochechouart, et s'étend sur les 9^e et 18^e arrondissements*, mais ce n'est pas vraiment important, Pigalle reste Pigalle, dans l'esprit populaire démoniaque hérétique mal famé plein de néons roses et de cuisses apparentes, bohème saltimbanques lorettes, même si on y croise aujourd'hui non pas de grandes stars mais de petites personnalités, des acteurs de second plan, des éditeurs des

journalistes des écrivains des scénaristes qu'on feint de ne pas reconnaître, mais aussi des banquiers des courtiers et des traders, des gens qui travaillent dans la publicité, la communication le marketing le management le consulting et autres territoires incompréhensibles pour Louisa, des cadres des patrons de petites et moyennes entreprises, seulement on le sait moins, on le dit moins, cela n'a pas la même portée poétique, le charme, cela colle moins bien au décor, ces gens-là ne sont en rien les héritiers des dandys du XIX^e siècle de la Nouvelle Athènes, consommateurs d'opium et crève-la-faim, les enfants des anciens clients du One-Two-Two, ils sont propriétaires de vastes cinq-pièces lumineux, avec parquet moulures cheminées hauteur sous plafond trois chambres balcon femme de ménage nounou voiture et parking, ils ne lisent jamais un livre, ils ne mettent jamais les pieds à une exposition, ils ne fréquentent ni les salles de théâtre ni les salles de concerts ni les salles obscures, toutes ces merveilles qu'offre à foison la capitale, préférant la Wii et le home cinema dans leur salon, ils ne baisent pas, ils procréent. Louisa en a conscience, en quelques années elle a vu le quartier s'embourgeoiser, se remplir de couples actifs avec tripotées d'enfants et devenir de plus en plus inaccessible dans tous les domaines, même pour Vincent et elle qui comparativement aux habitants de « La France d'en bas » (ainsi que les nomment élégamment nos dirigeants politiques) gagnent plutôt bien leur vie, des loyers effarants au prix d'un poulet rôti (22 € rue des Martyrs), un scandale. Elle s'y reconnaît moins. Toutefois la réalité est indéniable, les faiseurs d'argent sont aussi le Pigalle d'aujourd'hui, au même titre que les créateurs de mode, les gens de télévision qui y pullulent, les seconds rôles, les quelques putains défraîchies qui errent devant le Sans Souci ou font les cent pas plus haut vers chez Michou, et Louisa continue d'aimer son quartier, moins canaille plus nanti middle class, c'est son identité, Pigalle, et le métro le plus proche de chez elle. À quelques mètres à peine de son appartement se trouvent, insérés dans la magnifique architecture haussmannienne des immeubles en pierres de taille, des ateliers d'artistes des bars à hôtesses des boutiques de gadgeterie érotique d'innombrables sex-shops devant lesquels Louisa passe plusieurs fois par jour, lorgnant avec amusement sur la lingerie délurée ou les accessoires saugrenus en vitrine, et où elle n'est jamais entrée. C'est ce côté bigarré qui lui plaît, cette couleur, ce manque d'unité, ce mélange d'harmonie et de mauvais goût, cette foule éclatée, costumes trois pièces vintage clochards petites frappes interlope. Elle vit là depuis sept ans, elle vit bien, elle est heureuse, j'habite à Pigalle et la crèche de mon fils est située à l'emplacement d'un ancien

bordel. Quelqu'un à qui elle a dit cela récemment n'a pas caché son admiration, le comble du snobisme, Louisa s'est demandé si c'était de l'humour, après réflexion il s'est révélé que non. À Paris les gens sont très sérieux et ils plaisaient assez peu.

Certains se pressent se hâtent s'effacent combien sont-ils à cesser d'être quand ils la voient blanche et nationale ma France c'est Marianne Marceline Marilyn d'autres l'aiment chaud mais mon cœur à moi ignoré pleure de savoir et de ne rien regretter ô elfe ô ondine ô naïade ô sylphide sais-tu qui tu es et que la paix des hommes soit toujours avec toi vive la France Libre !

Le poète. Louisa le double d'un mouvement rapide et énervé, il faut toujours qu'il surgisse comme un diable sortant de sa boîte, quoi qu'il arrive, dès qu'elle pose le pied dehors, le fada, l'appelait-elle au début, quand il la faisait encore rire à déclamer sa logorrhée incompréhensible en la voyant passer, sa blondeur perchée sur ses talons, mais il ne l'amuse plus et l'effraie même un peu, avec ses cheveux sales et sa face d'alcoolique, Louisa aurait presque peur de sortir, de prendre un café en terrasse rue des Martyrs à coup sûr le poète jaillit de nulle part et il la harcèle avec ses vers sauvages, c'est magnétique, en réalité il la guette, caché sous un porche ou derrière un arbuste du terre-plein central de l'avenue Trudaine où il va régulièrement vider sa vessie et piquer un somme, Louisa est aisément repérable. Elle n'entend pas la réplique outragée de l'homme en réaction à son attitude méprisante, elle fuit à coups de talons en direction de chez elle sous le regard hilare de quelques passants qui s'amuse de la scène, elle s'en veut un peu maintenant d'avoir invité cette Nathalie Virginie à prendre le thé, tout cela pour se prouver quoi, montrer l'air de rien son bel appartement gorgé de livres, le piano, les roses que Vincent lui a offertes la veille, montrer qu'ils sont des gens bien cultivés amoureux passionnants, lui raconter sa vie merveilleuse comblée son divorce réussi sa famille recomposée modèle la chance qu'elle a d'être elle, Louisa, qui sait se satisfaire de petits bonheurs, adore sortir mais aussi passer une soirée dans son lit juste à lire en se grattant les fesses ? A-t-elle cru reconnaître en cette Nathalie Virginie une sœur et songé naïvement à s'en faire une amie ? Mais peut-être faudra-t-il à l'inverse écouter cette dernière lui confier sa vie en toute liberté comme le font si impudemment les gens à Paris, avec force détails, alors qu'en réalité c'est elle, Louisa, qui meurt d'envie de parler, de tout, de rien, de ces femmes qui se pendent ces derniers temps (même des mères de famille), et aussi de la grippe A, elle a

reçu la lettre du ministère de la Santé lui enjoignant vivement d'aller faire vacciner ses enfants dans un gymnase du quartier, elle ne sait pas quelle décision prendre, et puis il y a l'incendie bien sûr, surtout, raconter sa version de la catastrophe et éventuellement se faire plaindre. Pourquoi tout est-il si long ? Et le fils de la vieille dame du 2^e, que fait-il ? On dit qu'il est producteur, roule sur l'or, la belle vie, qu'il ne s'est jamais occupé de sa mère, alors qu'il vit à deux pas, Louisa pense savoir qui c'est, elle a dû le croiser au moins une fois ou deux, un type toujours bien habillé, classique, grand, cheveux poivre et sel, le visage taillé à la serpe, fin, volontaire, plutôt bel homme. Les gens sont scandalisés, quelle ingratitude, quel égoïsme, le syndic étudie la possibilité d'attaquer en justice si les choses ne s'accélérent pas, Louisa a cru entendre quelques allées et venues au 2^e étage mais elle n'a vu personne concrètement. Au coin de sa rue elle évite un SDF qui lui tend sa main rouge, avec sa mélodie hachée habituellement servie dans le métro *excusez-moi de vous déranger actuellement il me manquerait un petit peu moins de deux euros pour pouvoir dormir dans un lit ce soir et rester propre*, il a dû oublier qu'il était sorti de la rame. Effrayante société, de plus en plus inégale violente individualiste, Louisa trouve le trottoir de sa rue sale et elle se dit que tout est agressif au dehors, hostile et triste, elle s'étonne de ne pas l'avoir remarqué auparavant, elle presse le pas. La femme est déjà devant sa porte, car il est 16 h pile et Louisa qui aime bien être en avance, qui a même parfaitement horreur d'être en retard, se sent déstabilisée, elle songe tout à coup qu'elle n'a pas retiré l'affiche du *Catalogue des prix d'amour de mademoiselle Marcelle Lapompe* dans l'entrée de son appartement, ni les CD d'ABBA sur la chaîne hi-fi, et qu'au fond toutes les bibliothèques de son salon viennent de chez Ikea. Il est trop tard, elle ne peut plus reculer.

Assise sur le canapé en cuir blanc, Magali a repris de la tarte au citron de Louisa (qui fait la pâte sablée elle-même), une splendeur, avec un peu de zeste mais sans meringue, ainsi qu'une troisième tasse de thé vert parfumé à la pulpe de datte verte fleur d'oranger rose et fruits rouges, inspiré d'une recette traditionnelle turque. Elle est là depuis plus d'une heure et le temps a passé étonnamment vite, Louisa jette un œil furtif et désolé à la petite horloge sur la cheminée, à cause de Roméo qu'il faudra aller chercher à la crèche un peu avant 18 h, déjà. La femme sur son canapé est brune et mince, elle a des yeux noisette et elle porte une très jolie robe portefeuille vieux rose qui met sa taille en valeur, des bottes magnifiques,

elle est maquillée subtilement, tout en elle est délicat, si elle l'a vue elle n'a fait aucune remarque sur l'affiche des tarifs de l'amour en 1915, ni sur l'odeur tenace de brûlé, elle a manifesté bien plus d'intérêt pour Louisa que pour le sinistre du 2^e étage, ses lèvres esquissent en permanence un léger sourire, et quand elle pose des questions son regard se fixe sans détours sur son interlocutrice. Louisa la trouve vraiment sublime, bien plus que devant l'école, et elle n'arrête pas de parler, de ses traductions de Vincent de ses fils et même de ses pieds, Vincent lui offre des fleurs parfois et Louisa n'aime rien tant que les grands vases par terre, à même le sol, dans un coin du salon, des fleurs coupées toutes simples sans feuillage ni mélange ni gypsophile, elle déteste les compositions au centre d'une table, bien sages, ordonnées comme des hommages mortuaires, c'est une information importante et il faut sans doute que Magali le sache, quant à ses pieds, ce n'est pas une lubie (malgré sa réputation fantaisiste) mais un constat, ils rétrécissent, avoue Louisa en rougissant, comme si elle confessait un adultère, à 15 ans elle chaussait du 38, après 30 ans et la naissance d'Aurélien elle est descendue à 37,5 puis à 37 et aujourd'hui, à presque 38 ans, deux ans et demi après la naissance de Roméo, elle porte désormais du 36, elle n'invente rien, un jour elle a demandé à une vendeuse, au nouvel espace, 3 000 m² en sous-sol, des Galeries Lafayette, entièrement consacré à la chaussure, si le phénomène était possible.

– Vous avez beaucoup maigri ?

Elle a minci, en effet, après ses deux grossesses, se pliant à des régimes draconiens pour retrouver sa ligne. Louisa n'a jamais été énorme mais elle a perdu davantage de poids qu'elle n'en a pris, sa balance n'affiche plus que 48 kg, elle en est fière, elle arbore un 36 de taille et dorénavant de pointure, il faut l'admettre une fois pour toutes, elle a changé ses habitudes alimentaires, ainsi qu'un certain nombre d'éléments dans sa vie, un divorce fait peut-être rétrécir les pieds, elle n'a pas d'avis tranché sur la question. Louisa est vigilante, elle travaille à la maison, assise des heures devant son ordinateur, dans de telles conditions elle sait qu'on a vite fait de s'arrondir, c'est pourquoi elle prête très attention à ce qu'elle mange, elle se rend à la piscine deux fois par semaine, elle marche une heure par jour avant de récupérer ses garçons, elle pratique quotidiennement des exercices de gymnastique ou de masturbation lors de ses pauses et elle fait beaucoup l'amour le soir avec Vincent, même si elle ne pouvait pas encore décemment le raconter à Magali, en tout cas pas si vite, elles faisaient tout juste connaissance. Après six ou sept pages en général Louisa fatigue, la traduction littéraire exige concentration énergie disponibilité

souplesse, les gens sont loin d'imaginer, non seulement les lecteurs, mais les correcteurs éditeurs libraires les agents des auteurs étrangers que Louisa traduit depuis des années, les auteurs eux-mêmes, avec qui elle entretient en général par mails des relations magnifiques, sublimées par la distance, le temps qu'elle peut passer sur une phrase, un mot, une tournure, le doute et la question du choix sans cesse, pas même les critiques littéraires, elle a discuté de la question avec Vincent, le traducteur est un être invisible, un interprète de l'ombre, la voix fidèle au possible d'un autre plus lumineux. Une bonne traduction est une traduction qu'on ne sent pas, un bon traducteur, un traducteur qu'on ne voit pas, un tout petit nom au bas d'une quatrième de couverture, il ne faut pas s'étonner si même les journalistes, la plupart du temps, oublie de les mentionner. Le métier de Louisa consiste à faire en permanence des choix et à les assumer, préférer un mot à l'exclusion des autres, une ponctuation un temps une prosodie une nuance, rester le plus fidèle possible au texte original et faire en sorte pourtant que le texte français ait précisément l'air d'être l'original, mais Louisa sait qu'une phrase n'a jamais tout à fait le même sens dans une langue et dans une autre. La traduction en réalité n'existe pas. Traduire, c'est trahir, identique étymologie, le métier de Louisa consiste donc à trahir le moins possible.

– Le plus difficile, c'est le début, apprend-elle à Magali, qui ne la quitte pas des yeux, attentive, avec son beau sourire pulpeux.

Les premières pages sont toujours les plus compliquées, n'importe quel traducteur le sait, on a beau y retourner sans cesse, même à la fin, une fois le livre entièrement traduit, on n'en est jamais vraiment satisfait, le ton n'y est pas tout à fait, la musique, le naturel, il y a toujours quelque chose qui ne va pas, on tâtonne, timide, hésitant, c'est épuisant, le début d'après-midi, c'est terrible, le pire moment, Louisa a envie de dormir mais elle se l'interdit, ses journées sont trop courtes, à 16 h 30 Aurélien rentre de l'école, il y a le goûter, les devoirs, l'enfance bruyante faisant irruption dans son silence studieux, ensuite elle va chercher Roméo et là c'est vraiment fini, jeux bain disputes larmes rires dîner des enfants dents dessins animés histoires dîner avec Vincent amour avec Vincent, dormir. Son temps à elle est limité, serré, elle ne peut absolument pas s'accorder de sieste même très courte, qu'elle préfère quoi qu'il en soit sacrifier à son indispensable heure de marche quotidienne avant de récupérer tout son monde à la maison. Avant, ils avaient quelqu'un à domicile, mais maintenant, avec la crise, l'augmentation du prix de la vie...

– De toute façon, j'adore m'occuper de mes enfants.

Il y a aussi le piano, en ce moment Louisa travaille la *Valse sentimentale* de Tchaïkovski avec sa prof qui est russe terriblement douée et habite elle aussi le quartier, un quartier si cosmopolite, fascinant, Louisa s'efforce de trouver une demi-heure par jour pour jouer, mais ce n'est pas si simple, sa vie est tellement remplie épanouie formidable pleine à craquer, cela fait des semaines qu'elle a prévu d'aller faire un tour au marché Saint-Pierre, pourtant à deux pas, chercher un échantillon de soie sauvage pour ses vieilles sandales new-yorkaises usées jusqu'à la trame tant elle les a portées, un cadeau de Vincent, elle n'a pas eu le temps encore, elle est un peu chamboulée depuis cette affaire d'incendie et Roméo est souvent malade depuis qu'il est à la crèche.

– Mais je ne me plains pas, attention. Je suis heureuse.

Louisa a fait le siège de la mairie du 9^e pendant des mois, elle a harcelé l'adjoint au maire délégué à la Petite Enfance ainsi que sa secrétaire, elle a bombardé le service de lettres et de mails, elle a téléphoné et rendu visite des dizaines de fois à la directrice de la crèche du secteur, rue de la Tour-d'Auvergne, elle a pleuré auprès du conseil municipal au moment des élections, elle a menacé de ne plus voter socialiste pour obtenir cette satanée place qu'on lui avait refusée pour Aurélien et qu'elle a fini par décrocher pour Roméo à la dernière commission, fin juin, dans la toute nouvelle crèche construite à côté de Chez Moune (*cabaret féminin*). L'établissement était formidable, la directrice extra, les puéricultrices (qu'on appelle désormais des « accueillantes ») épatantes, en deux ans leur tarif journalier, calculé sur leurs revenus, au départ de 21 €, est inexplicablement passé à 32,50 €. Pour un forfait de 21 jours, ils payaient désormais 682,50 € par mois, en réalité ils comptaient les mois avant l'entrée à la maternelle de Roméo. Mais continuait Louisa intarissable, il ne manquerait plus qu'elle gémissse, elle vit dans un bel appartement, elle exerce un métier qui la passionne et lui permet d'être libre, elle est la mère de deux garçons merveilleux et en bonne santé, la femme d'un homme qu'elle adore, la veille ils sont allés écouter Barenboïm à Pleyel, c'était la première de ses trois soirées consacrées à l'intégrale des concertos pour piano de Beethoven, elle en a encore des frissons et des larmes émues au coin des yeux, elle a parfaitement su changer d'existence au moment où il l'a fallu, elle est là où elle l'a rêvé avec le mari qu'elle a choisi, elle est belle avec un corps radieux, gourmand, elle se retourne sans regret sur le passé, elle n'aime pas le passé, elle regarde l'avenir avec curiosité, sans crainte, elle connaît des orgasmes dévastateurs. Elle se sent privilégiée. Parfois, c'est vrai, il lui arrive d'être agacée d'avoir toujours à se sacrifier

aux contingences domestiques, mais quelle femme n'est pas dans cette situation, c'est notre lot à toutes, grève des professeurs des écoles journées pédagogiques ou maladies des enfants, sans parler des vacances scolaires toutes les six semaines, ou même des week-ends, Louisa est aussitôt dessaisie de son espace de travail, elle n'a pas de pièce bureau, les garçons dorment dans la même chambre encombrée et investissent tout l'appartement. Louisa a d'abord installé son bureau dans le salon, puis dans la salle à manger, au bout de trois ans elle a éprouvé le besoin de travailler dans une pièce close, petite, et non au beau milieu d'un grand espace ouvert. Depuis elle traduit dans leur chambre, à Vincent et à elle, son bureau est à quelques centimètres de leur lit, mais même la porte fermée, dès que quelqu'un est là, un enfant surtout, il lui est impossible de continuer à traduire, on entend tout, le vieux parquet craque terriblement, les portes sont toute fines, ils ont 80 m², ils sont locataires, un loyer de 2000 € cc, ils paient le tarif maximum pour tout, cantine centre de loisirs activités parascolaires, ils n'ont droit à aucune réduction, ils ont chaque fois plus de mal à s'en sortir, ils travaillent dans le secteur intellectuel (qui rapporte terriblement moins que la finance), en France, la culture, le savoir, la recherche, l'enseignement sont des domaines sans prestige et sans argent, un trader est plus respecté qu'un professeur. Après avoir été critique littéraire pendant vingt ans pour différents supports de presse écrite, Vincent a fondé depuis trois ans une petite revue. C'est ainsi qu'ils se sont rencontrés, Vincent a rédigé un article dithyrambique sur une traduction de Louisa, dans lequel il mentionnait son nom trois fois, et Louisa, pour la première fois de sa vie, a envoyé une lettre de remerciement à un journaliste, bien tournée, originale, un peu piquante. Ils se sont mis à correspondre sans jamais s'être vus, ils se sont donné rendez-vous un jour dans une brasserie pour prendre un verre, et tout a commencé. Depuis Vincent a cessé d'être pigiste et il s'est lancé, soutenu par Louisa, dans cette folle aventure, un pari insensé, un doigt d'honneur à toutes les prévisions qui annoncent l'effondrement de la presse écrite, il travaille jour et nuit, week-ends et vacances compris, pour un salaire somme toute vite dilapidé. Louisa est rémunérée 20 € brut en moyenne le feuillet de 1 500 signes, certains mois, la plupart des mois, c'est juste. Ils ne seront jamais propriétaires, tant pis, tant mieux, ils mènent une vie excitante, se console Louisa, ils dînent avec des écrivains et des réalisateurs, ils sortent souvent, ils s'accordent régulièrement le luxe d'une baby-sitter le soir, sauf depuis l'incendie, depuis l'incendie tout s'est arrêté, Louisa a perdu le désir.

– Je ne sais pas pourquoi je te racontes tout cela, dit-elle à Magali. Je suis désolée, il va falloir que j’y aille.

Elle se lève, embarrassée, honteuse de s’être livrée de la sorte sans retenue, d’avoir tout centré sur elle et témoigné si peu d’intérêt à son invitée, qu’elle doit, comble de la grossièreté, mettre quasiment dehors, il y a vraiment quelque chose qui ne tourne pas rond dans sa tête ces temps-ci, les femmes qui se pendent ici et là ou les nouveaux lampions de Noël, d’un bleu faiblard uniforme cette année, sans doute pour des raisons écologiques, des ampoules à basse consommation, dites aussi « fluocompactes », qui donnent au décor une teinte cireuse, mais Magali ne paraît pas offusquée, elle se lève avec cette grâce qui fait onduler sa robe portefeuille et elle dit je te revois bientôt n’est-ce pas, c’est elle qui l’a tutoyée d’emblée, avec naturel, certitude. Dans l’entrée de l’appartement, Magali enfle son manteau beige en laine surpiquée, doublé de fourrure de lapin, ses mitaines assorties à son petit bonnet, tandis que Louisa danse d’un pied sur l’autre avec sa vessie sur le point d’exploser devant l’affiche du *Catalogue des prix d’amour de mademoiselle Marcelle Lapompe* pour essayer de la dissimuler. Elle ouvre la porte à Magali, elle aurait pu descendre avec elle, elle la suivra dans une minute, elle est déjà presque en retard pour la crèche, mais il faut absolument qu’elle passe aux toilettes, elle en meurt d’envie depuis le frottis, elle prétexte un coup de fil à donner. Magali passe le seuil de la porte de Louisa et c’est alors qu’il se produit une chose inattendue, une scène tout droit issue de *La Main au collet* d’Alfred Hitchcock quand Cary Grant raccompagne Grace Kelly dans sa merveilleuse robe bleu pâle jusqu’à sa chambre d’hôtel, Magali se retourne, elle revient sur ses pas en souriant et elle embrasse passionnément Louisa sur la bouche.

ATTENTION !! CONFIDENTIEL ET URGENT !!

Madame **Yvette Perez**
doit choisir aujourd'hui
si elle préférerait posséder
une **Maison en Provence**
ou recevoir
un chèque de 300.000 €
(voir conditions à l'intérieur)

100 % nets d'impôts sur le revenu !

Renoncerez-vous de gaieté de cœur
à **300.000, 00 € ?**

Ces heureuses gagnantes qui ont gagné grâce à **Abifel** des sommes très importantes, qu'ont-elles fait d'extraordinaire pour mériter leur chance ? Rien d'autre que de renvoyer à temps leur numéro personnel.

Faites comme elles.
Répondez à temps.
Désormais, c'est à vous d'agir !

Chacun a fait ce qu'il devait faire. Maître Miedlispacher, Notaire associé à Lille, a bloqué sur un compte spécial les 300.000,00 € versés par la société **Abifel** pour l'acquisition de la **Maison en Provence Côte d'Azur**. Maître Verna, Huissier de justice, a tiré au sort le nom du titulaire du numéro gagnant.

Avis d'attribution

ABIFEL

Je soussigné Gérard Devaux certifie ce qui suit

Si elle détient et renvoie dans les délais requis

le numéro gagnant

Madame Yvette Perez

Paris, 9^e,

deviendra propriétaire

d'une **Maison en Provence Côte d'Azur**

ou recevra sa contrepartie en chèque de 300.000,00 €

selon son choix.

Oui, je souhaite être tenue au courant par téléphone et de manière automatique des bonnes affaires et promotions qu'Abifel propose au cours de l'année. Pour cela je complète le bulletin ci-contre.

(Utilisez l'enveloppe-réponse déjà affranchie ci-jointe pour répondre plus vite.)

Métro Anvers, l'Élysée Montmartre à moitié éboulé sous des filets depuis des semaines des mois peut-être des années, elle n'a jamais vu la salle de concerts, songe-t-elle dans un éclair de lucidité, autrement que sous sa gaze, emballée telle une œuvre du Bauhaus, un sac plastique boursouflé au milieu du boulevard, www.elyseemontmartre.com, pierre blanche écaillée menaçante chaloupée branlante, BIP Burger, sandwichs grecs glaces crêpes pizzas paninis, El Jawhara restaurant spécialités tunisiennes couscous pâtisseries orientales plats chauds grillades à emporter, un car de touristes qui mesure des kilomètres devant la devanture fermée de la boutique Stores. Il est entre 2 et 3 h du matin, il fait froid et peur, Gaia ne sait plus vraiment comment elle a atterri là, la soirée lui revient par bribes dans un mélange de néons roses aveuglants qui dégoulinent sur le trottoir et d'ombres inquiétantes qu'elle croise sans défense, le Trianon entièrement bâché de vert, tapissé d'échafaudages, c'est tout un quartier qui s'effondre, ses lieux historiques et culturels du moins, elle-même avance par la grâce d'un dieu miséricordieux et de l'alcool, Empire Electronic, sono jeux de lumière karaoké vidéo sonorisation, *le rayon HIFI & SONO s'agrandit, ouverture au 2^e étage !*, ZOUM... points de suspension. Société de consommation. Gaia pense à tous ces gens partout, à ce décor qui l'entoure, plein d'argent et de misère à la fois, ses yeux balaient les façades affolées, caméra à l'épaule, cinéma contemporain, c'est la Chine, Piccadilly Circus, Times Square, Tokyo, elle s'est souvenue qu'il fallait éviter le terre-plein central achevé il y a peu, un an ou deux, la maîtrise du temps est si compliquée c'est une course la vie est une course perpétuelle avec des bacs à fleurs des arbustes des bancs une piste cyclable dans les deux sens, l'idée de départ avait été de

rafraîchir d'embellir de nettoyer cet épouvantable boulevard autrefois lieu de fête de déambulations familiales avec ses attractions foraines ses théâtres sa salle de boxe ses chansonniers, d'en faire un lieu de promenades pour les familles avec poussettes et petits enfants, mais la crasse a vite repris ses droits, la nature de l'homme en ville, sur les bancs dorment des clochards et les compositions florales sont pleines de détritrus de capotes usagées de boîtes de hamburgers vides de merdes de chiens de dégueulis d'ivrognes, Gaia ne passe jamais là à cause des mauvaises rencontres, quand on est une femme seule en jupe qui souhaite juste rentrer chez soi l'itinéraire est déconseillé à toute heure, plus encore en pleine nuit, elle aurait dû prendre un taxi mais la fête n'était pas assez loin, sur la Butte dans le 18^e, c'est à deux pas de chez elle, quelques minutes, il n'y a pratiquement que le boulevard à traverser et c'est justement là que se niche le péril. Un sursaut de conscience lui a fait emprunter l'étroit trottoir où se succèdent les boutiques closes, souvenirs Change Factory ShenKin (*jeans 19,90 € et blousons cuir 79 €*) parfumerie souvenirs, ces deux mots inexplicablement associés, elle comprend de moins en moins le monde qui la cerne, New Sport Sfax pâtisserie (*bonnes affaires ! costumes chemises chaussure*) chaussure au singulier, le plus étrange c'est que personne n'ait proposé de la raccompagner, en général c'est plutôt l'inverse qui se produit, Gaia est une jolie brune piquante, racée, et même si l'époque n'est plus à la politesse à l'élégance à la galanterie, statistiquement dans une soirée il y a toujours un homme un peu vieille France, et cet homme-là, il est pour elle. Snack Time couscous falafel grillades kebab café restaurant Jin Yi Fa Souvenirs de Paris kodak films chaussures gadgets La Machoi sandwich grec panini pâtisserie (*1 sandwich + 1 boisson au choix = 6,90 €*), les souvenirs ne manquent pas, ils se chevauchent sur les trottoirs, en réalité quelqu'un peut-être s'est offert, comment savoir, sa mémoire est truffée de blancs énormes, elle a bu tellement de Champagne c'est inouï, un fléau contemporain, les magazines appellent le phénomène « l'alcoolisme mondain », la fête précisément avait lieu dans le milieu de la presse, ironie de l'histoire, c'est son frère qui l'a traînée là-bas comme à l'accoutumée, et lui d'ailleurs, où est-il passé ? Gaia se rappelle maintenant qu'elle a un frère. À quel moment a-t-il disparu sans se soucier d'elle ? Avec qui ? Gaia se sent pleine de ressentiment à l'encontre d'Antoine, elle l'adore mais demain elle lui dira ses quatre vérités. Elle passe devant l'Hôtel Ibis, encastré entre deux commerces douteux, au numéro 100 du boulevard, chambre une

à deux personnes 99 € la semaine, 89 € le week-end, un mystère de plus, tant de hiéroglyphes autour d'elle, une société chaque jour plus indéchiffrable où elle ne perçoit plus très bien ce qu'elle y fait, avec des lits pour une à deux personnes, la chambre single avec vue sur le Sacré-Cœur est au même prix avec cette différence de 10 € entre la semaine et le week-end qu'il est impossible de justifier à cette heure de la nuit, à ce degré d'ivresse. La suite est plus obscure, Serva chaussures Ederlay (?) Gal Xy de Paris souvenirs Montmartre souvenirs restaurant japonais sushis yakitoris nouilles plats à emporter – 10 % Le Couloir, un bar peut-être, avec de la peinture rouge, une entrée minuscule, tout mince, il porte bien son nom, mais vers où mène-t-il, quelle issue ? Antoine la contraint toujours à sortir dans des fêtes prétendument branchées (il faut dire « hype » désormais) où elle ne connaît personne, où elle vit un supplice, mal à l'aise, ravagée de honte et de complexes en dépit des apparences car Gaia compose habilement et donne le change, cela n'a pas grande importance, ce qu'elle est ce qu'elle pense ce qu'elle désire, tout le monde s'en contrefiche, peu nombreux sont ceux qui grattent le vernis, qui s'intéressent à ce qu'il y a dessous, les fêtes sont l'apologie de l'indifférence, le triomphe de l'individualisme.

– Il faut que tu rencontres des gens d'autres milieux. Profite de moi, de mes relations.

Antoine n'ose dire « des milieux culturels », pour ne pas l'humilier, la culture dans un sens très général, englobant, car le frère de Gaia travaille dans la publicité, il gagne 15 000 € par mois pour réfléchir à des slogans sur toutes sortes de produits, en ce moment des lingettes nettoyantes microfibrilles jetables, la dernière folie de la femme moderne, qui n'oublie pas d'être sexy, efficace et écologique en faisant le ménage. Antoine fréquente la presse l'édition la production la télévision le cinéma, c'est lui qui lui a présenté Timothée, c'est à cause de lui que Gaia a connu Timothée. Aishah boutique cadeau souvenirs de Paris Népal à Paris Just a Style ZOUM... Gaia sait qu'elle a déjà vu ces quatre lettres et surtout ces points de suspension quelque part, peut-être au début de la séquence, ce n'est pas impossible, quand elle s'est retrouvée sur cet interminable boulevard, quand le cadreur a commencé à tourner, au ralenti hélas, après qu'elle s'est extirpée de cette soirée droite et fière comme si tout allait bien. Elle ne peut pas s'en empêcher, elle ingurgite les coupes les unes après les autres sans s'en rendre compte, par timidité, par ennui, par goût aussi parce

qu'elle aime le Champagne, pour se donner une contenance, tenir quelque chose à la main et s'allumer un peu de joie au fond des yeux, ne plus se sentir boudinée dans sa robe ou insipide dans son pantalon alors que toutes les autres femmes de la soirée sont si belles elles semblent si bien dans leur peau elles rient à gorge déployée et elles parlent de leurs enfants de leurs baby-sitters de leurs écoles de leurs crèches de leurs pédiatres de leurs périurales de leurs épisiotomies, ne plus avoir envie de s'enfuir en courant, de se cacher et de retourner à sa solitude, oublier qu'elle a mal aux pieds, au dos, qu'elle a les bras pleins de poils noirs et longs et que Timothée ne quittera jamais sa femme. Pourquoi faut-il toujours qu'elle s'entiche à la folie d'hommes mariés ? Espace Orient La Boule Noire La Cigale, elle est arrivée. En face il y a l'horrible supermarché ex-Champion devenu Carrefour Market avec ses mêmes employés agressifs, ouvert tous les jours jusqu'à 23 h 30 à l'emplacement de l'ancien cirque Bouglione, c'est triste à pleurer, qui a autorisé pareille monstruosité ? Le boulevard Rochechouart est aujourd'hui d'une laideur et d'une saleté indécentes, les touristes de la terre entière s'y précipitent pourtant, tous les jours les cars déversent des dizaines de citoyens du monde avec appareils photos caméras digitales et téléphones portables, Gaia les voit envahir les boutiques de souvenirs remplies de tour Eiffel miniatures et de tee-shirts fabriqués en Chine.

Elle est arrivée. Elle est à Pigalle.

Elle n'a plus qu'à traverser, emprunter la rue Viollet-le-Duc pour rentrer chez elle rue Condorcet, monter ses escaliers à quatre pattes et s'affaler sur son lit tout habillée avec ce qui lui reste de maquillage, de dignité, dans son deux-pièces minuscule et mansardé, 32 m², 6^e étage sans ascenseur. Vraiment elle ne sait plus comment elle a pu se retrouver au métro Anvers, où la lumière est revenue soudain après un grand trou noir, puisque la fête a eu lieu vers Lamarck-Caulaincourt, de l'autre côté de la Butte, un des nouveaux quartiers bourgeois bohème courus de la capitale, moins cossu que les Abbesses, elle n'a pas pris le métro car il est trop tard et qu'elle ne s'y aventure jamais au-delà d'une certaine heure, même saoule, surtout saoule, elle a forcé-ment choisi, pour une raison invraisemblable, de traverser Montmartre à pied, de grimper puis de descendre la multitude de marches du Sacré-Cœur, plutôt que de contourner la Butte et de passer par le bas, elle a dû se dire que c'était plus direct, et puis elle s'est égarée, elle est allée un peu trop loin. Le début de la soirée lui revient vaguement,

comme le vieux souvenir d'un événement qui se serait produit des années plus tôt. Elle revoit des visages, des scènes, elle se rappelle être arrivée au côté d'Antoine dans un grand appartement très blanc et très neuf avec plein de gens à l'intérieur, blancs et neufs également, des femmes tout droit sorties de magazines, serial shoppeuses et killer fashionistas, avec it bags et open toes, soins exorbitants sur la peau talons provocateurs tendance à mort liftées lissées, des gays à foison, des tables recouvertes de toasts miniatures confectionnés dans l'immense cuisine ouverte et blanche et neuve par le traiteur embauché pour l'occasion, une sorte de musique tonitruante émanant en téléchargement d'un ordinateur relié à deux amplis puissants, des gerbes de fleurs et de l'alcool à volonté, à l'évidence les CD et les hommes juste hétérosexuels sont en voie de disparition. Gaia, souriante et légère, mensongère, a déployé un effort surhumain pour ne pas prendre ses jambes à son cou, elle a cru reconnaître les grandes fleurs blanches des peintures murales de Diego Rivera dont elle avait oublié le nom, et elle s'est ruée sur le Champagne Brut Extra Brut Brut nature Sec Demi Sec Extra Sec Doux Rosé. Les coupes se sont enchaînées, elle a tout essayé, picorant seulement quelques toasts ici et là car Gaia porte une attention extrême à sa ligne, elle trouve vulgaire de parler en mangeant et n'a jamais réussi à fumer boire et grignoter à la fois. Antoine allait et venait de tous côtés, serrait des pognes, tapait des bises, un mot pour l'une, un compliment pour l'autre, on aurait dit un politique en campagne, irrésistible bien que foncièrement égoïste, concentré sur son prochain score, dans le cas d'Antoine la conquête n'était pas électorale, elle était féminine, mais cela revenait au même, participait d'une identique vanité, et Gaia a cessé de suivre le papillonnage de son frère qui l'a déposée dans un coin comme un encombrant à la disposition des poubelles municipales. Alors par défi à son agoraphobie naturelle, sa phobie sociale, son introversion et un ensemble ordinaire de névroses elle s'est lancée dans des discours volubiles et joyeux avec différentes personnes, attachées de presse assistants d'édition pigistes scripts maquettistes traducteurs écrivains scénaristes, à tous elle a évoqué la boutique petite certes mais ultra-vintage dont elle est la gérante rue Clauzel, presque à l'angle de la rue des Martyrs, à SoPi, mode, accessoires dégriffés deuxième main. Gaia récupère de l'ancien de marque peu porté par les belles du quartier et lui redonne une jeunesse, sa touche personnelle est de rhabiller ses clientes de la tête aux pieds, du gant au serre-tête à plumes, de les relooker (selon

l'expression consacrée) intégralement pour une soirée ou une fête, sa marque, c'est le conseil. Au premier coup d'œil elle discerne ce qui va ou pas, ce qu'il faut cacher, ce qu'il faut mettre en valeur, et la fausse assurance et le vrai découragement le mensonge la naïveté, elle lit dans les autres ce qu'elle n'a jamais réussi à déchiffrer en elle-même. Elle a bien tenu le coup, elle a fait mine de ne pas se sentir décalée parmi toute cette minorité repue d'elle-même, suffisante et sans révolte, l'élite de la nation, l'intelligentsia parisienne, hochant la tête d'un air entendu quand elle ne comprenait pas une référence, acquiesçant à tout lorsqu'il était question de prix littéraires alors qu'elle n'en avait lu aucun, les romans d'aujourd'hui lui paraissent, sous couvert du contraire, trop pleins de bons sentiments de rédemptions de personnages gentils et les romanciers, profondément antipathiques, saisissant la perche avec opportunisme dès qu'elle le pouvait pour ramener la conversation autour d'elle de sa vie édifiante, ainsi qu'elle l'avait vu pratiquer dans les innombrables cocktails et autres pince-fesses qu'Antoine l'avait forcée à fréquenter depuis des années, toujours revenir à son territoire, c'est la règle numéro un, à ses domaines de prédilection, plus ou moins subtilement, afin de masquer ses lacunes et son mépris des autres. Gaia est plaisante de conversation, assez fine pour mettre son interlocuteur en valeur et trop inhibée pour parler longtemps d'elle, il est plus simple de causer pompes et fripes, sacs à main, beauté. Le chant choral, l'opéra, elle l'avoue en rougissant. Après plusieurs coupes et en terrain favorable il lui est déjà arrivé de révéler du bout des lèvres ses origines pieds-noirs, mais elle n'a jamais dit à personne qu'elle a écrit à ce jour trois romans, envoyés par la poste à une dizaine de maisons d'édition et tous refusés, tous pleurés. Ni qu'elle voit les années passer sans mari ni enfants avec une angoisse chaque jour plus douloureuse. En général lorsqu'elle commence à s'épancher sur le sort intolérable des SDF et des putes de Pigalle, sur l'excision la misère le racisme les prisons l'exclusion, lorsque sa voix brisée par les cigarettes et le Champagne prend des accents rebelles parfaitement déplacés dans ce genre de soirées où les gens sont là précisément parce qu'ils baignent dans la soumission, et vous-même vous militez contre quoi, Gaia, même ivre morte, titubante, encore debout par miracle, sait qu'il est pour elle l'heure de partir, finita la commedia. Le lendemain elle aura une gueule de bois triste amère et des regrets à foison.

Elle marche vite dans la rue Viollet-le-Duc qui pue la pisse et le graffiti frais sur le mur du Carrefour Market régulièrement repeint, régulièrement tagué. L'ascension de la Butte et le froid vif de la fin décembre l'ont giflée juste ce qu'il fallait pour lui permettre de poser un pied devant l'autre, le sursaut nécessaire avant l'effondrement prévu d'ici quelques minutes, Gaia perçoit le monde à travers une sorte d'ouate où tout s'estompe, mais elle remarque cependant deux hommes sur le trottoir d'en face qui lui font des signes, ils la sifflent ils s'adressent à elle et ils la tutoient sans préambule, deux jeunes gars d'origine maghrébine aux yeux brillants appuyés sur le capot d'une voiture dans la rue déserte. Gaia ne répond rien et elle accélère le pas. Elle est juste à côté de chez elle, elle déteste les hommes qui abordent une femme uniquement parce qu'ils sont deux et qu'elle est seule en jupe et mince et jolie, en plein jour elle explose et les envoie promener, l'hiver précédent elle a soutenu les prostituées du quartier et l'occupation de l'église Sainte-Rita, elle n'est pas spécialement féministe mais le machisme dans toutes ses manifestations la sort de ses gonds. C'est la nuit, il n'y a personne et elle est saoule. L'un des hommes traverse et vient dans sa direction. Gaia n'entend pas vraiment ce qu'il lui dit, il l'aborde grossièrement, et un homme qui tutoie une femme inconnue la nuit alors qu'elle veut rentrer chez elle et demande juste à être tranquille, à s'habiller comme elle veut, la met hors d'elle.

– Laissez-moi ! Dès que vous voyez une femme vous n'en pouvez plus, merde, mais fichez-nous la paix à la fin !

Elle crie elle gesticule elle hurle en continuant à marcher, frustration et colère étouffées toute la soirée, n'importe qui lui dirait qu'elle est folle et que c'est le meilleur moyen de se faire agresser, elle-même le lendemain, quand la scène ressurgira dans sa mémoire à un moment aléatoire de sa journée, avec en prime le doigt d'honneur aux deux gars en guise d'adieu, jugera son comportement insensé. La vie de Gaia aurait pu s'arrêter là, à cause d'une réaction un peu vive, de quelques coups de trop, de la violence sourde qui bat comme un pouls malade sur les trottoirs de Paris, mais l'homme stoppe net dans son élan et l'autre ne bouge pas, ils se contentent de lui adresser un florilège d'injures, salope chienne mal baisée, qui glisse sur Gaia, cuirassée dans sa rage, d'ici quelques minutes elle sera au fond de son lit et plus rien ne l'atteindra, tout tanguera, elle oubliera sa solitude sa détresse Timothée Pigalle. Elle ne pensera plus qu'à dormir.

Toute la matinée sa grand-mère trottinait dans la maison d'une cuisine à l'autre, de son pas vif, saccadé, en robe de chambre, frottant ses chaussons fuchsia à pompons sur le vieux parquet du salon plein d'échardes, sur les carreaux bicolores noirs et blancs du vestibule, sur ceux de la cuisine, puis à nouveau le parquet du salon et le lino du fond, qu'elle devait sans cesse traverser au cours de ses allées et venues. Il y avait la petite cuisine, à l'arrière de la maison, côté jardin, et la grande à l'avant, côté cour, configuration qui datait du temps où la maison logeait deux familles, où la maison était divisée en deux habitations indépendantes, avec la cousine Cécile d'un côté et eux de l'autre, débarqués hagards et dépouillés en janvier 1961 d'Algérie, la cousine Cécile, déjà veuve à l'époque et sans enfant, les avait recueillis et leur avait proposé de partager la maison qu'elle louait seule avant qu'ils trouvent mieux. La cousine Cécile était morte des années plus tard, Gaia l'avait connue quand elle était enfant, elle se souvenait d'une dame assez forte aux cheveux courts et teints, qui vouvoyait sa grand-mère et portait des robes à fleurs sous le genou, avec des jambes si fines qu'on aurait dit des pattes de flamant rose. Et ses grands-parents n'avaient jamais quitté la maison qu'ils avaient peu à peu occupée entièrement, convenant d'un nouvel arrangement avec le propriétaire car ils savaient désormais que de ce côté de la Méditerranée ils ne seraient jamais plus que locataires. Ils avaient gardé les deux cuisines et la double entrée.

La grand-mère de Gaia se levait à 7 h tous les matins, elle descendait au rez-de-chaussée et ouvrait les persiennes de chaque pièce, prenait un café avec du pain grillé et un filet d'huile d'olive dans la grande cuisine, ensuite elle suivait le couloir extérieur qui longeait la maison et reliait la cour au jardin, faisant également office de souillarde, elle choisissait des légumes de toutes sortes, de l'ail, des oignons et des échalotes, tous issus du jardin, elle s'installait dans la petite cuisine dont les fenêtres donnaient sur un parterre d'iris bleus et blancs, elle allumait le poste de radio programmé en permanence sur RTL, et elle commençait son frichti sur la nappe à carreaux, augmentant le volume de la radio au fur et à mesure que les aliments commençaient à revenir, d'autant qu'elle devenait de plus en plus sourde avec les années, car elle ne voulait pas manquer de noter sur un carnet toujours prêt le montant de La Valise chaque fois qu'il était donné à l'antenne. Elle passait dans la grande cuisine chercher une casserole, une cocotte, n'importe quel ustensile rangé là, elle en oubliait toujours un, il fallait qu'elle revienne,

la grande cuisine était pourtant bien mieux équipée, avec des plaques de cuisson modernes offertes par les parents de Gaia, un lave-vaisselle et une cafetière expresso avec une capacité de quinze tasses côté cafetière filtre, et une verseuse de quatre tasses pour le côté expresso, mais sa grand-mère n'avait jamais rien utilisé de tout cela, habituée à la cuisinière à *bois* ou à charbon en fonte laiton et cuivre deux fours de la petite cuisine et à sa vieille cafetière en aluminium. Elle passait la matinée à cuisiner, elle allait au jardin cueillir quelques aromates, elle chantonnait, elle fredonnait, elle houspillait le grand-père de Gaia qui s'était levé bien après elle et battait en retraite rapidement pour la laisser tranquille, et une fois que tout mijotait, une fois que les pièces une à une, au rez-de-chaussée puis à l'étage, étaient envahies par l'odeur d'une viande en sauce qui revenait à feu doux et sentait le bon vivre les épices le soleil la jeunesse, cet ailleurs ce là-bas jamais prononcé et susurrant son nom dans le safran et la cannelle, l'huile d'olive le citron les pois chiches, il était plus de 11 h et Antoinette montait enfin faire sa toilette. Elle était coquette et même jusqu'à la fin, très âgée, il faut bien le dire tassée un peu ratatinée elle ne serait pas parue à l'extérieur, aux yeux des étrangers, sans sa mise en plis sa couleur ses chemisiers ses jupes plissées et les quelques bijoux qu'elle aimait encore porter. Enfant, Gaia avait beaucoup séjourné chez ses grands-parents car elle était souvent malade, elle souffrait de bronchites chroniques et ses parents ne pouvaient pas s'arrêter de travailler, alors son père l'emmenait à Dijon et elle restait dans la maison, avec la cour devant aux hortensias et le jardin derrière, magique, immense, où son grand-père cultivait des citrouilles, des tomates, et où il avait planté des pieds de haricots verts trois fois plus grand qu'elle. Gaia aidait sa grand-mère à la cuisine, elle écosait les petits pois, elle équeutait les haricots, elle lavait les salades, elle apprenait à faire revenir les crosses de fougères, à tailler les feuilles de rhubarbe, à faire des confitures, elle aimait l'odeur de l'huile et de l'ail mélangée au parfum de sa grand-mère, elle aimait la voir préparer une persillade, elle écoutait les histoires d'Algérie mille fois racontées, la ferme, un monde enfoui, une simple photo en noir et blanc dans la grande cuisine, à côté de l'éphéméride, une photographie lointaine prise d'une avionnette avec une église et trois petites bâtisses perdues autour, au milieu des clémentiniers, et tu vois la troisième, la plus éloignée, juste au pied de la colline, c'était la nôtre, c'était là, voilà.

Un jour j'irai là-bas pensait Gaia, toutefois elle n'osait pas le dire à sa grand-mère résolument joyeuse mais dont la voix s'éteignait un peu à la fin des souvenirs, dont la voix baissait soudain, redescendue dans ces souterrains où ça faisait mal, enfin, c'est la vie, qu'est-ce qu'on va faire, enfin. Et puis ça repartait, une vision, un paysage qui revenait brusquement, il ne fallait pas s'inquiéter, l'Algérie n'était jamais très loin. Gaia regardait sa grand-mère devant sa coiffeuse, avec ses crèmes ses poudres ses flacons de toutes sortes ses pinceaux ses peignes ses rouleaux, elle adorait cela, à partir de l'âge de 12 ans elle avait commencé à être mal à l'aise avec son corps, avec ses cheveux, elle s'était trouvée grosse, elle n'aimait pas ses jambes et ses fesses trop épaisses, ses bras trop maigres, trop poilus, sa poitrine naissante ne ressemblait à rien, deux gouttes d'huile ridicules, elle ne s'aimait pas alors elle regardait sa grand-mère qui se coiffait devant la glace éclairée de petites ampoules, se maquillait et se dessinait entièrement les sourcils. Elle l'aimait tant. Un jour j'irai là-bas avait toujours su Gaia, comme elle avait toujours su qu'il lui faudrait attendre la mort d'Antoinette pour le faire.

Tombé follement amoureux. Elle est sublime. Nous nous connaissons depuis deux ans. Soirée délicieuse. Pleine de promesses. J'ai le cœur à l'envers. Que faire ?... Et toi, bien rentrée ? À ce soir.

Le message a été envoyé à 2 h 35 du matin. Gaia s'est réveillée avec un mal de tête épouvantable et une tristesse qui colonise son corps jusque dans les moindres recoins, elle a envie de vomir, elle ne peut rien avaler malgré la faim qui lui cisaille le ventre, elle se force à prendre deux comprimés effervescents, citrate de bétaine (*traitement d'appoint des digestions difficiles et de l'excès de triglycérides dans le sang en complément d'un régime adapté*), et elle se remet au lit. Elle a presque tout oublié de la soirée, des extraits défilent de temps à autre dans sa tête mais elle ne les intercepte pas, elle ne souhaite pas les visionner, s'est-elle mal comportée ? A-t-elle été entreprenante avec quelqu'un ? Les gens se sont-ils aperçus qu'elle était complètement ivre ? Qu'a-t-elle pu faire que sa mémoire censure ? Elle se terre derrière ses rideaux épais et elle attend le milieu de la journée pour rallumer son portable. Le SMS d'Antoine arrive en premier, Gaia ne peut s'empêcher de sourire, son frère est incorrigible, elle ne devrait ni entrer dans son jeu ni se montrer complice de ses incartades extraconjugales en dépit de son peu d'affinités avec sa belle-sœur, mais elle

admire secrètement l'énergie sans cesse renouvelée d'Antoine, sa fraîcheur sa naïveté sa curiosité sa capacité somme toute assez rare à croire régulièrement à l'amour, son absence de résignation, sa volonté de recommencer, elle l'envie. Entre Antoine, marié depuis des années et père de famille, et elle, célibataire sans enfant à bientôt 36 ans, le plus libre des deux, et sans aucun doute le plus heureux, c'est lui. Cette réflexion lui cause comme un léger pincement. Gaia décide de ne pas lui répondre, aucune idée ne lui vient, tout est ralenti en elle depuis son réveil, elle en veut à son frère de venir la narguer avec ses pensées insouciantes et immatures, précisément un 24 décembre, quand le soir même ils se retrouveront en famille pour le réveillon et elle, contrainte de faire la conversation à sa belle-sœur, un jour elle finira par haïr les hommes adultes. Elle efface le message. Tous les autres, treize au total, sont de Timothée. C'est pour cette raison qu'elle a laissé son portable éteint et passé la soirée à boire une quantité inavouable de Champagne, qu'elle a fumé à s'en irriter la gorge, à s'en briser la voix, qu'elle se serait même donnée au premier venu, parce qu'elle savait que Timothée bombarderait son téléphone de petits mots envoyés entre deux portes, de la cave, du jardin ou des toilettes de chez ses beaux-parents, à tout moment où personne, et surtout pas sa femme, ne prêterait attention à lui, et aussi parce que c'est Noël. Sa grand-mère lui manque tant. Depuis qu'elle est morte Gaia redoute cette période de l'année, Noël sans ses dattes fourrées à la pâte d'amande, ses montecos à la cannelle, sans sa présence chantante, il fait triste, pluvieux, les nouvelles illuminations rue des Martyrs sont sépulcrales, elle vient de recevoir une nouvelle lettre type de refus à son dernier roman envoyé à plusieurs éditeurs, poursuivant le rêve vain d'être un jour publiée, *malgré ses qualités littéraires votre texte n'a pas retenu l'attention de notre comité de lecture et ne correspond pas à la politique éditoriale de notre maison nous vous remercions de nous l'avoir adressé et vous prions de nous faire parvenir une enveloppe dûment affranchie si vous souhaitez récupérer votre manuscrit dans le cas contraire il sera détruit dans un délai de trois mois à compter d'aujourd'hui*, et Timothée n'a toujours pas quitté Sandrine. Il avait dit qu'il le ferait, il était prêt à le faire, une date avait même été fixée au-delà de laquelle Gaia exaspérée avait décidé de tout arrêter, de mettre un terme à cette liaison entre eux qui durait depuis trop d'années, cette liaison qui lui avait fait connaître de grands moments exaltés, les plus forts de sa vie, et du chagrin des déceptions beaucoup d'attente, tant d'attente. Elle

n'irait pas plus loin, avait-elle affirmé, elle était assez jeune encore pour rencontrer un homme simple et disponible qui lui donnerait de beaux enfants, tous les jours elle se disait qu'elle allait quitter Timothée, qu'elle devait le quitter, pendant ces heures interminables qu'elle passait à l'attendre elle s'en persuadait et elle oubliait ses résolutions dès qu'il la prenait dans ses bras. Elle se reprochait ensuite son manque de fermeté, elle n'allait pas gâcher sa vie pour un homme incapable d'agir, de faire un choix, d'assumer ses responsabilités, un menteur un lâche, mais si fragile, si sensible, Timothée la rend folle.

C'est le silence total, l'immeuble semble inhabité, aucune cavalcade d'enfant, pas de cris maternels, même de la rue aucun bruit ne parvient, c'est si rare que Paris soit aussi assourdi hormis quelques jours au mois d'août, dans les quartiers résidentiels les familles suivent les règles sociales, vacances en août et Noël en famille, elles désertent la ville, il faudrait savoir se délecter de cette paix-là mais Gaia n'a aucune raison de se réjouir. La veille elle a fermé la boutique à 19 h, pas une cliente n'a passé la porte de l'après-midi, elle savait Timothée, sa femme et leurs trois fils en route pour la Champagne dans une voiture de location, elle était seule parmi ses 20 m² de robes vestes pantalons jupes manteaux chaussures bottes sacs à main chapeaux et bijoux d'occasion entassés du sol au plafond, soigneusement choisis, triés sur le volet, des marques toujours, des choses peu portées, en excellent état et adaptées à la saison, originales et chic, que lui confient les femmes du quartier afin que Gaia les vende à d'autres femmes du quartier, mais qui, lorsque l'école située juste à côté est fermée et que ces dernières n'empruntent plus la rue, ne semblent intéresser personne. L'heure est à la bûche, aux jouets. Gaia a senti au fil des heures l'angoisse l'envahir, elle a tourné en rond dans sa boutique avec en boucle *La Somnambule* de Bellini qui a fini par lui miner complètement le moral, lorsqu'elle fermerait ce serait pour retrouver son appartement de 32 m², sa solitude, ses livres, sa collection d'opéras et ses partitions où la partie soprano était surlignée au marqueur jaune, le silence, il n'y aurait rien à manger car elle déteste faire les courses et cuisiner pour personne, ses amis étaient tous occupés par la préparation des fêtes, elle aurait pu aller au cinéma simplement pour ne pas rentrer tout de suite affronter ce vide-là, mais à quoi bon, l'implacable constat était là, sa vie était un désastre. Elle a accepté d'accompagner Antoine à une fête à Montmartre.

Une soirée à oublier au plus vite. Vers 14 h Gaia se lève enfin, repliée, recroquevillée sur elle-même, elle passe un vieux survêtement roulé en boule au fond d'une armoire, elle enfourne dans le micro-ondes le dernier plat Weight Watchers surgelé qui reste dans son congélateur, *émincés de poulet rôti aux coquillettes gratinées, de belles bouchées de poulet rôti, couvertes par d'onctueuses coquillettes gratinées et un fin émincé de champignons cuisinés* (Matière grasse : 2,1 % Calories : 353 kcal par plat de 350 g), elle regarde des niaiseries à la télévision, elle zappe sur les centaines de chaînes que lui propose son abonnement, elle songe vaguement que si Timothée la voyait il n'en croirait pas ses yeux, pour lui Gaia n'est que belle et élégante, incarnation de la femme moderne qui cuisine de vrais plats et porte des bas, comme les autres nous connaissent mal, comme nous sommes trompé-l'œil, effet spécial, extrait choisi. Gaia est secouée par une quinte de toux, sa gorge est douloureuse. Pendant les vacances il n'y a pas répétition de chorale, c'est une chance, elle aurait été incapable de chanter tant elle a fumé, à l'inverse de l'immense baryton allemand Dietrich Fischer-Dieskau tabagique notoire apparemment (mais pas soprano), le remords et la culpabilité teintent les lendemains de fête, Gaia a peur de vieillir trop vite, le tabac ride et tache la peau en accéléré, donne un vilain teint, jaunit les dents et deux doigts de la main, fait tousser au réveil, fatigue terriblement, chaque matin elle s'en veut, elle regrette elle dit plus jamais, aujourd'hui j'arrête. C'est aussi ce qu'elle dit pour Timothée, mais plus tard elle est anxieuse et chagrine à cause de son existence en général et de Timothée en particulier, elle se sent affreusement seule, chaque jour davantage, et elle préfère encore fumer que boire, à choisir, si possible ne pas faire les deux, alors elle grille sa première cigarette avec le café juste après le déjeuner et ensuite elle ne s'arrête plus jusqu'à la nuit, surtout la nuit. Les jours de chorale, elle fait un effort, il y a répétition le soir de 20 h à 23 h, c'est stimulant, implacable, Gaia vocalise et fredonne tout bas dans la boutique l'œuvre qu'elle travaille avec le chœur, un requiem une messe ou un oratorio dont elle monte le volume quand il n'y a pas de clients, en latin dans le texte, ces jours-là elle ne s'autorise aucune pause cigarette sur le trottoir de la rue Clauzel, le chant la préserve du vice. C'est pourquoi Gaia sait que le jour fatal où elle a croisé Timothée pour la deuxième fois de sa vie, quand s'est produite la vraie rencontre, était un jour sans chorale, elle était sortie fumer devant sa vitrine et Timothée est passé à ce moment-là sur le trottoir, il ne serait jamais entré

dans sa boutique, affirmait-il, il n'aurait jamais osé, même si depuis des semaines il mourait d'envie de revoir la sœur d'Antoine dont il avait fait la connaissance lors d'un apéritif chez ce dernier. Depuis, ils revivaient régulièrement cette séquence comme de vieux critiques de cinéma jamais d'accord.

– C'est quand tu as parlé de *La Loi* que j'ai su que je ferais tout pour te revoir...

– Pas du tout. Je suis sortie fumer au moment où tu passais dans la rue, rien de plus, le hasard, et tu t'es soudain souvenu de moi, la petite sœur d'Antoine...

– Parce que tu crois au hasard, toi...

– Je n'avais jamais lu Roger Vailland à l'époque, c'est toi qui me l'as fait découvrir par la suite, je ne lisais que de vieux étrangers, Miller, Dostoïevski.

– Tous les jours je passais devant ta vitrine, je n'arrivais pas à entrer, même à m'arrêter, tu m'intimidais tant. Je me disais que c'était de la folie.

Et ils étaient tombés en amour, avec ventre noué palpitations serrement de gorge accélération du rythme cardiaque insomnies sourire crétin regard imbécile frénésie sexuelle dépendance extrême aliénation totale, selon Wikipédia *l'amour désigne un sentiment d'affection et d'attachement envers un être ou une chose, qui pousse ceux qui le ressentent à rechercher une proximité, pouvant être physique, spirituelle ou même imaginaire, avec l'objet de cet amour, et à adopter un comportement particulier (plus ou moins rationnel) en conséquence.*

C'était exactement cela.

Timothée n'avait jamais caché à Gaia qu'il était marié, il le lui avait avoué dès leur rencontre chez Antoine, marié depuis vingt ans trois enfants producteur de documentaires, 1,85 m, avec son alliance en or blanc qu'il ne cessait de faire tourner entre ses doigts, de retirer et de remettre sans s'en rendre compte, né en Algérie.

– Où ? avait interrogé Gaia d'une voix tremblante.

– Oran.

Elle avait fondu. C'était son talon d'Achille, sa corde sensible, le point où elle basculait irréversiblement, l'instant de vacillement irrésistible où il aurait pu faire d'elle ce qu'il voulait, sa grand-mère, toute sa famille venait d'un bled à quelques kilomètres d'Oran, c'étaient des gens de la campagne, Misserghin, le nom était Misserghin, c'est beau n'est-ce pas, le lieu originel avec clémentines et kémiea, Gaia en rêvait

depuis petite, elle brûlait de traverser le miroir de la Méditerranée pour rejoindre le pays des histoires de sa grand-mère avec lesquelles elle avait grandi, la ferme natale, elle écoutait du raï, elle prenait des cours d'arabe. Timothée et elle s'étaient jetés à corps perdu l'un sur l'autre, comme des morts de faim, avec l'Algérie à reconquérir, à repeupler. Timothée ne lui avait rien promis, à l'époque cela convenait parfaitement à Gaia qui fustigeait le modèle social dominant et clamait haut et fort qu'elle ne se marierait jamais, n'aurait pas d'enfants.

Depuis, sa grand-mère était morte. Depuis, elle était allée à Misserghin.

Elle fume sa première cigarette vers 16 h, accoudée au chien-assis de son minuscule salon avec vue sur les toits de Pigalle, la tôle grise des majestueux immeubles haussmanniens et leurs essaims de cheminées en brique orange, les antennes de télévision, les Velux des mansardes, le temps s'est radouci, ciel bas et sombre, il pleuviote, tout est morne c'est Noël. Ils auraient dû être ensemble, leur premier Noël ensemble, Timothée le lui avait juré et sans le geste insensé de sa mère ils auraient mangé des huîtres ce soir dans un petit port normand, seuls au monde, les yeux fous, la peau collée. Ce jour-là, ce maudit jour, quand Timothée a cherché à la joindre vingt minutes avant leur rendez-vous, Gaia ne lui a pas répondu, elle était certaine qu'il était en retard pour ne pas changer, et cela la rendait furieuse et lui brisait le cœur, attendre, toujours, elle passait sa vie à attendre cet homme-là et pendant ce temps la vie passait sans elle, bruyamment, sous ses fenêtres, avec klaxons de voitures et sirènes de pompiers. Quelques minutes plus tard, juste avant d'accrocher la pancarte *Je reviens dans une heure* à la porte de sa boutique, elle s'est obligée par précaution à écouter le message que Timothée venait de laisser sur son téléphone, ainsi que le lui indiquait le répondeur, on ne savait jamais, il n'était peut-être pas nécessaire qu'elle frissonne de froid en porte-jarretelles dans une chambre d'hôtel.

Elle est restée interdite. L'incendie, d'abord, elle n'y a pas cru, elle a réécouté le message plusieurs fois, mais Timothée n'aurait pas pu inventer une telle énormité. Alors Gaia a fermé le magasin et elle s'est mise à courir malgré elle, la rue des Martyrs et sa circulation bloquée, des alarmes partout des avertisseurs sonores le regard étrange des gens les commerçants dehors une ambiance de fin du monde, le feu, le feu, c'était son monde à elle qui s'effondrait, qui partait en fumée, ses

perspectives d'avenir, son ventre stérile à jamais, elle l'a compris, elle se rappelait bien ce jour-là, ce jour maudit, elle n'arriverait pas à l'oublier, elle n'a pas pu franchir les barrières de sécurité à l'angle de l'avenue Trudaine, elle n'a pas vu les pompiers évacuer la mère de Timothée sur une civière, ils l'avaient déjà emmenée quand Gaia est arrivée, elle a attrapé des conversations ici et là.

– Et la vieille dame, elle est morte ?

Personne ne faisait attention à elle. Au loin soudain elle a aperçu Timothée qui arrivait désesparé, perdu dans son imperméable beige, des dossiers sous le bras, au bas de l'immeuble, entouré de policiers. Les pompiers sont venus à bout de l'incendie. Tout était noir et détruit au 2^e étage, Gaia ne pouvait quitter Timothée des yeux, il ne l'a pas vue, elle aurait voulu le prendre dans ses bras, mon amour, il y avait ces barrières de sécurité désormais entre eux, elle a senti qu'elle pleurerait.

Des mois plus tard cette scène a conservé pour Gaia sa force poignante, elle la retient du côté de Timothée, elle l'empêche de rompre avec lui, elle sait que c'est à cause d'un geste, de l'instant où de loin elle l'a vu passer une main dans ses cheveux, quand ses deux bras sont retombés le long de son corps en signe d'impuissance totale, pris au piège, vaincu, l'homme qu'elle aime. Elle essuie ses yeux du revers de la main, au même moment elle reçoit un SMS d'un numéro non répertorié dans son carnet d'adresses, *Bonjour Gaia, es-tu toujours d'accord pour un verre tout à l'heure 18 h au Chao Bâ place Pigalle ? Je suis heureux de t'avoir rencontrée hier soir. Karim*, c'est le défaut du Champagne, de l'abus de Champagne, la porte ouverte à la schizophrénie, Gaia ne sait ni de qui ni de quoi il s'agit. Elle pourrait ne pas répondre ou répondre par la négative, se défilier, trouver un prétexte, mais elle songe qu'à un moment de sa vie, même si elle n'avait pas toute sa lucidité et qu'elle ne s'en souvient pas quelques heures plus tard, si elle a parlé avec cet inconnu, assez longtemps et assez passionnément pour lui donner son numéro de téléphone et accepter de le revoir dès le lendemain, il ne peut pas être foncièrement mauvais. Qu'a-t-elle à perdre ? Elle est attendue chez son frère à 20 h, son temps sera limité cela lui évitera de faire des bêtises et l'obligera à s'extirper de son marasme, à s'habiller, se maquiller, à paraître, chaque pas qui l'éloigne de Timothée est bon à prendre.

Elle sort de chez elle, esquive deux Pakistanais postés devant sa porte et qui se précipitent dans le hall de son immeuble avec leurs

petits cartons publicitaires. Gaia ne fait rien pour les en empêcher, elle sait qu'ils passent la journée entière à tenter de forcer l'entrée des habitations bourgeoises, de deviner les codes d'accès régulièrement modifiés dans le but de glisser leurs prospectus pour des entreprises de plomberie dépannage électricité peinture nettoyage dans les boîtes aux lettres ou sous les portes des appartements, dans les cages d'escaliers, sur les compteurs électriques, partout où ils peuvent, avant de se faire insulter et jeter dehors par les locataires et copropriétaires, l'immeuble est interdit aux chiens et aux colporteurs, vous ne savez pas lire ? Gaia a cette mentalité en horreur, elle produit en elle une peur indicible et une violence irrationnelle, un jour elle a failli en venir aux mains avec un de ses voisins, elle l'aurait tabassé si elle avait pu, sa propre réaction l'avait effrayée, ce misérable enfermé à double tour dans son 85 m², qui prétend imposer ses règles à coups d'affichettes prétendument du syndicat punaises dans l'entrée, les poussettes doivent être pliées et accrochées aux crochets prévus à cet effet le local est réservé aux vélos les jouets d'enfants et caddies sont interdits les paillasons et autres carpettes ne sont pas autorisés il est interdit de fumer dans les parties communes, Gaia l'a insulté, pauvre type, et l'autre, de manière inattendue l'a traitée de fasciste et de lepéniste. Gaia a éclaté de rire, depuis il menace de porter plainte dès qu'elle lui adresse la parole, malade mental, crèvera tout seul dans son bunker. Leurs altercations ont lieu dans l'escalier, les autres habitants n'interviennent pas, ils restent cloîtrés chez eux et saluent Gaia du bout des lèvres quand il leur arrive de se croiser, société égoïste, lâche, tremblante, pourtant il y a bien de la place pour tout le monde ici-bas, Gaia en est persuadée. Elle laisse entrer les Pakistanais. Quelle misère gagnent-ils pour distribuer leurs pauvres tracts qui vont finir dans la benne à ordures d'ici quelques minutes, et qu'elle est la première à jeter à la poubelle ? Elle descend la rue des Martyrs pour déposer sa robe de la veille au pressing à l'angle de la rue de la Tour-d'Auvergne, elle serre la main du Roumain qui fait la manche devant, sous la bruine. Il est là depuis des années, il va il vient il s'en va il revient, tout le monde le connaît, les employées du pressing lui apportent un café dans un gobelet en plastique, une moitié de croissant, les parents d'élèves les enfants lui sourient, on échange un mot ou deux avec lui. Comparé à d'autres il doit plutôt bien gagner sa vie, il est très aimé, c'est un quartier riche où l'on veut se donner bonne conscience. Et pourquoi pas, mieux vaut cela, rétorque souvent Gaia au cynisme de son frère, que d'assumer sa mauvaise conscience et de

rester les bras ballants à ne rien faire, ne rien donner, refuser de voir le monde qui s'écroule, la désocialisation.

– Demain partir... mon pays. Ma dame, là-bas, téléphoner. Malade.

Oui oui dit Gaia en fouillant dans son sac. Ce n'est probablement pas vrai, l'homme est en situation irrégulière, il n'a pas de papiers, tous les deux à trois mois environ il disparaît pendant quelque temps puis on le voit revenir s'installer devant le pressing le matin et une boulangerie l'après-midi, il a ses habitudes, chez lui, en Roumanie, c'est peut-être un malfrat, un gars qui cogne sa femme, une saloperie, comment savoir, plusieurs fois Gaia s'est retenue de l'inviter chez elle prendre un café.

– Tu es folle ? Tu as envie de te faire agresser ? Voler ? Violer ? s'est emporté Timothée quand elle lui a fait part de ses intentions.

Le monde de la peur, restez bien au chaud chez vous bourgeois, fermez vos yeux et vos oreilles, joyeux Noël, allez les Bleus ! Gaia remonte la rue des Martyrs à grands pas, elle a avalé deux comprimés de Doliprane avant de partir, son mal de tête ne passe pas, elle n'ose songer que dans un peu plus de deux heures il lui faudra à nouveau trinquer en famille pour le réveillon, elle s'en veut d'avoir bu autant la veille. Inévitablement l'angoisse lui serre la gorge à l'angle de l'avenue Trudaine, elle ne peut s'empêcher de lever les yeux vers l'appartement de la mère de Timothée resté dans l'état, dévasté, une béance dans le paysage à l'image de son histoire d'amour arrêtée dans le temps, elle se demande comment font les voisins pour supporter cette désolation, l'odeur surtout, elle n'a jamais rencontré la mère de Timothée, depuis deux mois elle est à l'hôpital, ses jours ne sont plus en danger, ses blessures ont été soignées mais elle n'a pas repris conscience et personne n'est capable de dire si elle le fera un jour, Gaia éprouve un mélange de colère et de pitié, elle pense à cette vieille femme seule au milieu des flammes, quel désespoir quelle souffrance songe-t-elle, et quel égoïsme aussi, tout emporter avec soi, tout détruire ne rien laisser et après moi le déluge. Brusquement la vie de Timothée est devenue un enfer, chaque jour a révélé son lot de catastrophes inépuisable, il a dû prendre un avocat. Mais pourquoi fallait-il que cela arrive maintenant ? Gaia serre les poings et elle hâte le pas vers la place Pigalle, le Chao Bâ c'est ce grand bar-restaurant d'inspiration asiatique juste à la sortie du métro, sur la place, en face du Sexy Folies et du Sexodrome. Gaia ne fréquente plus l'endroit depuis longtemps, trop bruyant, avec ses serveurs en jeans à la distinction douteuse et ses

écrans plats de télévision désormais partout, Timothée lui a fait aimer les belles choses, les lieux de goût, c'est sûrement Karim qui a choisi, qui donc peut-il être ? Elle a l'impression de répondre à une annonce sur un site de rencontres, elle ne sait rien, elle se jette en avant à l'aveuglette, elle fait confiance à la vie, elle se raccroche à une vague possibilité, elle a gardé une foi enfantine vis-à-vis du hasard, la force que lui a transmise sa grand-mère, elle croit encore aux grandes histoires, d'amour aussi, elle interprète les événements selon la direction du vent, elle lit des signes, sa passion pour l'opéra lui insuffle une dose immodérée de pensée magique, Karim doux prince d'Orient, jailli tout à coup dans son existence éteinte, il aura des traits d'une extrême délicatesse, des yeux et des cheveux noir de jais, un corps musclé, doré, Gaia le reconnaîtra-t-elle immédiatement ? Cela n'a aucune importance, il saura s'avancer vers elle et lui prendre la main, si c'était lui, enfin ? L'âme sœur ? Raffiné cultivé tendre viril sensible sexuel, comme Timothée mais libre. Son ventre se noue, jusqu'où sont-ils allés la veille ? Qu'ont-ils fait, que se sont-ils promis ? *Ma douce ma rose mon étoile coussin d'améthyste et de jade ils ne veulent pas de nous sur leurs seigneuries ils lancent les chiens la meute mais si nous parvenons à leur échapper à éviter leurs crocs à nous cacher un an et un jour dans la ville sans nous faire prendre sans nous faire reconnaître ni dénoncer alors nous deviendrons citoyens du monde et plus personne ne nous fera de mal mon affranchie ma libérée où cours-tu ne crains plus rien dans un an et un jour s'ils ne nous trouvent ils nous diront qui nous sommes ils nous donneront un nom la terre est à nous*, à l'angle du boulevard Rochechouart Gaia manque de se flanquer la tête la première dans le poète. Elle reste figée devant lui, le cœur battant, tétanisée, la crasse recouvre sa peau, ses moustaches rousses, d'une couche épaisse, il pue terriblement, depuis combien de temps ne s'est-il pas lavé ? Il éructe des mots à la chaîne. Gaia fouille à nouveau dans son sac, elle n'a plus de pièces, un billet de 5 € seulement, elle donne le billet, le poète lui fait de la peine, il l'effraie aussi, le croiser maintenant, à ce moment précis, avec ses discours de dément, n'est pas de bon augure, songe-t-elle, mais elle repousse du mieux qu'elle peut cette pensée irrationnelle.

Sais-tu au moins qui tu es petite fleur ?

Au Chao Bâ, mue par une certitude inexplicable, une voix intérieure, réminiscence de la soirée surgie dans son cerveau endolori, Gaia se dirige sans hésiter au 1^{er} étage, elle grimpe d'un pas trop sûr

l'escalier tournant autour du bar mobile (où les bouteilles montent et descendent sur une sorte de poulie coulissante, magnifique), elle distingue une silhouette isolée attablée près de l'une des baies vitrées qui donnent sur la place Pigalle éclairée par les néons de la pharmacie en face, ouverte tous les jours de 8 h à 1 h du matin, c'est un jeune homme d'origine maghrébine. Gaia s'avance vers lui. Dès qu'il la voit, un grand sourire éclaire son visage fin, il se lève, il est petit, les cheveux coupés ras, un blouson en cuir très court, une chaîne autour du cou, un jean extrêmement serré, aussitôt il se met à parler avec frénésie, sans reprendre haleine.

– Salut Gaia, c'est tellement génial que tu sois venue je n'ai pas réussi à dormir de la nuit tellement j'étais excité par le projet tu n'imagines pas depuis combien de temps je rêve d'ouvrir cette friperie dans le Marais je me bats c'est tellement difficile être arabe et gay avec l'ambiance qu'il y a en ce moment le gouvernement mais puisque tu m'as proposé de m'aider c'est un cadeau tombé du ciel associés on sera plus forts j'adore tes bottes qu'est-ce que tu prends ? Champagne ?

Retrouvez *Nation Pigalle*
d'Anne Plantagenet
en librairie le 30 mars 2011

Composition Facompo (Lisieux)

Imprimé en France par Dupli-Print (Domont)

N° d'impression : 168175